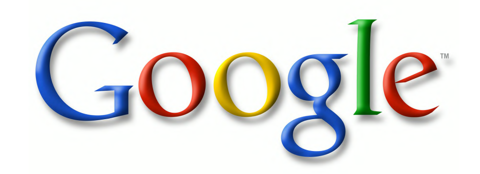


ŒUVRES COMPLETTES

DE

BERQUIN.

TOME TROISIÈME.

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARRIN.

Delectando pariterque monendo.
(HORAT.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(LAFONTAINE.)

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)

L'AMI DES ENFANS.

LE COMPLIMENT DE NOUVELLE ANNÉE.

Le premier jour de l'an, le petit Porphire entra de bonne heure dans l'appartement de son papa, qui n'étoit pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit; et lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi, en enflant sa voix :

Ainsi que les Romains s'adressoient autrefois des vœux le premier jour de

l'année, ainsi, mon très-honoré père, je viens.... ah!... je viens....

Ici, le petit orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de sa harangue ne se trouvoit point. Le pauvre malheureux se tourmentoit et suoit à grosses gouttes. M. de Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher; et l'ayant embrassé tendrement, il lui dit: Voilà un fort beau discours, mon fils; est-ce toi qui l'as composé?

PORPHIRE.

Non, mon papa, vous avez bien de la bonté; je n'en sais pas encore assez pour cela: c'est mon frère qui est en rhétorique. Oh! vous y auriez vu du ronflant: c'est tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repasser rien qu'une fois, et vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous dise celui qui est pour maman? Il est tiré de l'histoire grecque.

M. DE VERMONT.

Non, mon ami ; cela n'est pas nécessaire. Ta mère et moi, nous vous en savons le même gré, à toi et à ton frère.

PORPHIRE.

Oh ! il a bien été quinze jours à le composer, et moi aussi long-temps à l'apprendre. C'est triste qu'il m'échappe précisément lorsqu'il falloit m'en souvenir. Hier encore, je le déclamois si bien à votre tête à perruque ! Je le lui récitai d'un bout à l'autre, sans manquer une fois. Si elle pouvoit vous le dire ?

M. DE VERMONT.

J'étois alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

PORPHIRE.

Vous m'avez entendu ? Ah ! mon papa, que je vous embrasse ! Je le disois bien, n'est-ce pas ?

M. DE VERMONT.

A merveille.

PORPHIRE.

Oh ! c'est qu'il étoit beau !

M. DE VERMONT.

Ton frère y a mis toute son éloquence. Mais, je te l'avoue, j'aurois mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

PORPHIRE.

Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'est bien sec !

M. DE VERMONT.

Oui, si tu te bornois à me dire : Mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais au lieu de ce compliment trivial, ne pouvois-tu chercher en toi-même ce que je dois desirer le plus vivement dans cette année nouvelle ?

PORPHIRE.

Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne santé ; de conserver votre famille, vos amis, et votre fortune ; d'avoir beaucoup de plaisir et point de chagrin.

M. DE VERMONT.

Et ne me souhaites-tu pas tout cela ?

PORPHIRE.

O mon papa ! de tout mon cœur.

M. DE VERMONT.

Eh bien ! voilà ton compliment tout fait. Tu vois que tu n'avois besoin de recourir à personne ?

PORPHIRE.

Je ne croyois pas être si savant. Mais c'est toujours comme cela. Quand vous m'instruisez, vous me faites trouver des choses que je n'aurois jamais cru savoir. Me voilà maintenant en état de faire des complimens à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

M. DE VERMONT.

Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

PORPHIRE.

Je sens bien à-peu-près ce que vous voulez me dire ; mais je ne saurois le débrouiller tout seul. Expliquons cela à nous deux.

M. DEVERMONT.

Très-volontiers, mon ami. Il est des biens en général qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me souhaitois tout-à-l'heure. Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge, et aux devoirs de chacun. Par exemple, on peut souhaiter à une personne heureuse, la durée de son bonheur; à un malheureux, la fin de ses peines; à un homme en place, que Dieu veuille bénir ses projets pour le bien public, qu'il lui donne la force d'esprit et le courage nécessaire pour les exécuter, qu'il lui en fasse recueillir la récompense dans la félicité de ses concitoyens. A un vieillard, on peut souhaiter une longue vie, exempte d'incommodités; à des enfans, la conservation de leurs parens, des progrès rapides et soutenus dans leurs études, l'amour de la science et de la sagesse; aux pères et aux mères, le succès de leurs espérances et de leurs soins pour l'éducation de leurs enfans; toutes sortes

de prospérités à nos bienfaiteurs, avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ses ennemis ; et adresser des vœux au ciel, pour qu'il les fasse revenir de leur injustice, et qu'il leur inspire le desir de se réconcilier avec nous.

PORPHIRE.

O mon papa, que je vous remercie ! me voilà en complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des périodes de mon frère. Mais dites-moi, je vous prie ; on a ces vœux dans le cœur toute l'année ; pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an ?

M. DE VERMONT.

C'est que notre vie est comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, et nous marquent leur vif

desir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu ?

PORPHIRE.

Fort bien, mon papa.

M. DE VERMONT.

Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

PORPHIRE.

Ah ! voyons, je vous prie.

M. DE VERMONT.

Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame ?

PORPHIRE.

O mon papa ! quelle belle perspective on a du haut des tours ! on découvre toute la campagne des environs.

M. DE VERMONT.

Saint-Cloud s'offrit à notre vue ; et comme tes yeux ne sont pas encore fort exercés à mesurer les distances, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

PORPHIRE.

Eh bien ! mon papa, est-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin ?

M. DE VERMONT.

Pas mal. Je fus assez content de tes jambes. Mais c'est que j'eus la précaution de te faire asseoir à tous les milles.

PORPHIRE.

Il est vrai. Ce n'est pas mal imaginé, au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées sur la route. On voit tout de suite combien on a marché, combien il faut marcher encore, et l'on s'arrange en conséquence.

M. DE VERMONT.

Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la division du temps en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année est comme un mille dans la carrière de la vie.

PORPHIRE.

Ah ! j'entends. Et les saisons sont peut-être les quart de mille et les demi-mille, qui nous annoncent qu'un nouveau mille va bientôt venir.

M. DE VERMONT.

Fort bien, mon fils; ton observation est très-juste. Je suis charmé que ce

petit voyage soit encore présent à ta mémoire. Il peut t'offrir, si tu sais le considérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeler toutes les circonstances, et j'en ferai l'application.

PORPHIRE.

Je ne m'en souviendrois pas mieux, si c'étoit d'hier. D'abord, comme je me sentois ingambe, et que j'étois glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vite, et je faisois je ne sais combien de faux pas. Vous me conseillâtes d'aller plus doucement, parce que la route étoit longue. Je suivis votre conseil : je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnai sur tout ce que je voyois, et vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentoit un banc de pierre ou une pièce de gazon, nous allions nous y asseoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis nous reprenions notre marche, et vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses utiles et agréables.

Je me souviens aussi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon précepteur m'avoit donnés pour devoir. De cette manière, quoique le temps ne fût pas toujours beau ce jour-là, quoique nous eussions quelquefois de la pluie et même de l'orage à essuyer, nous arrivâmes frais et gaillards, sans avoir ressenti de fatigue ni d'ennui : et le bon repas que nous fimes en arrivant, acheva de remplir heureusement cette journée.

M. DE VERMONT.

Voilà un récit très-fidèle de notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te sais pourtant gré d'avoir omises, telles que cette attention si touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres sur lequel il alloit tomber; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui étoit tombé de sa

charette ; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrois.

PORPHIRE.

Eh ! mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublié ? Mais je sais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. DE VERMONT.

Aussi je me plais à te les rappeler, pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

PORPHIRE.

Oh ! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étois si content ! Si vous saviez combien cela me délassoit ! j'en marchois bien plus lestement ensuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promise.

M. DE VERMONT.

La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

PORPHIRE.

Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. DE VERMONT.

M. DE VERMONT.

Le coup-d'œil que tu jetas du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnoit, c'est la première réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisis, c'est la carrière que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulois courir, sans consulter tes forces, et qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impétuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporteroit à des excès dangereux, si un ami sage et expérimenté ne savoit la modérer. Les connoissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens et dans nos lectures; ton devoir que tu eus encore le temps de remplir, les actes de bienfaisance et de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur, et te la firent parcourir gaîment, malgré la pluie et l'orage. Il n'est pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conserver la paix du cœur avec la satisfaction

de soi-même, pour se distraire des chagrins et des revers qui pourroient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta course, n'est qu'une foible image de la récompense que Dieu nous réserve à la fin de nos jours, pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

PORPHIRE.

Oui, mon papa; cela quadre tout juste. Oh! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui!

M. DE VERMONT.

C'est de toi seul qu'il dépend de la rendre heureuse. Mais revenons à notre voyage. Te souviens-tu, lorsque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour? Le ciel étoit serein dans ce moment, et nous pouvions voir derrière nous tout l'espace que nous avions parcouru.

PORPHIRE.

Oh! oui. J'étois fier d'avoir si bien fait tout ce chemin.

M. DE VERMONT.

Le serois-tu de même aujourd'hui que la raison commence à t'éclairer, en portant un regard sur le chemin que tu as fait jusqu'ici dans la vie ? Tu y es entré foible et nud, sans aucun moyen de pourvoir à tes besoins et à ta subsistance. C'est ta mère qui t'a donné les premiers alimens. C'est moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins ? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste et honnête, en t'instruisant de tes devoirs, et en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuses pour toi, les as-tu remplies ? As-tu été reconnoissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein de l'aisance et de l'honneur ? As-tu montré à tes parens toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois ? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres ? Ton frère et tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'en-

vie ou d'injustice de ta part? As-tu traité les domestiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance? L'esprit d'ordre et de justice, l'égalité de caractère, la franchise, la patience et la modération que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons et par nos exemples, les as-tu?...

PORPHIRE.

Ah! mon papa, ne regardons pas tant dans le passé. J'aime mieux porter ma vue sur l'avenir. Tout ce que j'aurois dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M. DE VERMONT.

Embrasse-moi, mon fils; j'accepte ta promesse, et j'y renferme tous les vœux que je forme, à mon tour, pour toi, dans ce renouvellement de l'année.



J'aime mieux porter ma vue sur l'avenir, tout ce que j'aurais dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

C. Monnet inv. del. Armand sculp.

LES ETRENNES,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE.
ÉDOUARD, *son fils.*
VICTORINE, *sa fille.*
CHARLES, *ami d'Édouard.*
ALEXIS, *jeune orphelin.*
COMTOIS, *domestique.*

La scène se passe dans un salon de l'appartement de M. Dufresne.

LES ÉTRENNES,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXIS, CHARLES.

ALEXIS.

Eh quoi ! de si bonne heure ici, monsieur Charles ?

CHARLES.

Ah ! c'est vous que je cherchois, Alexis.

ALEXIS.

Moi, monsieur ? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite ?

CHARLES.

Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien ! avez-vous eu de jolies étrennes ?

ALEXIS.

Oh, mon Dieu ! que me demandez-vous ? Lorsque nous avons les premières nécessités de la vie, ma mère, ma sœur

et moi, nous sommes tous les trois fort contens.

CHARLES.

Mais M. Dufresne ne vous laisse manquer de rien, à ce que j'imagine.

ALEXIS.

Il est vrai. Nous devons tout à ses bontés. Il continue sur nous l'amitié qu'il avoit pour mon père. Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf? c'est d'Édouard que je le tiens. Il avoit été acheté pour lui; son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons pour ma sœur; et nous avons eu hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

CHARLES.

C'est lui, qui doit avoir eu de belles étrennes!

ALEXIS.

Oh, sûrement! Son papa est si riche! Je ne sais cependant si sa joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté

pour lui. Et ce que l'on a tous les jours ne fait jamais tant de plaisir que ce que l'on reçoit sans avoir osé l'espérer.

CHARLES.

J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu ? Il vous aura sûrement fait voir les présens qu'on lui a faits ?

ALEXIS.

Oui ; mais comment me les rappeler tous ? Il a d'abord reçu de son père de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie, et une garniture de boutons d'argent pour son habit.

CHARLES.

Ce n'est pas-là ce que je desire le plus de savoir ; ce sont les friandises, et les autres petites drôleries qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

ALEXIS.

Oh ! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les sucreries ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac ; et

à l'égard des joujoux, qu'Édouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que sa tante dont il a reçu des choses de cette espèce.

CHARLES.

Et quoi, par exemple ?

ALEXIS.

Que vous dirai-je, moi ? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb, avec leur uniforme en couleur; un lotto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver; il se fera un plaisir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces questions ?

CHARLES.

Je sais bien ce que je fais. J'avois mes raisons pour apprendre tout cela de votre bouche avant de monter chez lui.

ALEXIS.

Et quelles sont vos raisons, s'il vous plait ?

CHARLES.

Je ne les dis à personne. Cependant si vous me promettiez d'être discret....

ALÈXIS.

Je ne fais jamais de rapport.

CHARLES.

Donnez-m'en votre parole.

ALEXIS.

Voilà ma main.

CHARLES.

Eh bien! je vous dirai en confidence qu'Édouard a été bien attrapé.

ALEXIS.

Mon bon ami? Je ne le souffrirai pas.

CHARLES.

En ce cas-là, vous ne saurez rien. Je suis encore maître de mon secret.

ALEXIS.

Comment, vous pourriez faire tort à mon cher Édouard?

CHARLES.

Oh! je n'en ferai ni à sa santé, ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

ALEXIS.

Mais s'il est attrapé, c'est qu'on le trompe.

CHARLES.

Non; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

ALEXIS.

Je n'entends rien à cette énigme.

CHARLES.

Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être; ce qui seroit partageable, s'entend.

ALEXIS.

Eh bien! comment pourroit-il perdre à ce marché? son papa n'est pas si riche que le vôtre; et vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

CHARLES.

Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent; tenez, cette montre que voici. Mais cela ne peut pas se partager.

ALEXIS.

ALEXIS.

Et vous n'avez eu rien de plus ?

CHARLES.

Rien absolument qu'un gâteau et deux petites boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'étoit une autre affaire. C'est alors que j'avois des bonbons et des colifichets de toute espèce. Edouard le sait bien, lui qui vit mes étrennes l'année dernière et il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi; et avant-hier encore, nous l'avons renouvelé sur notre parole d'honneur. Ainsi vous voyez...

ALEXIS.

Oui, je vois clairement que le pauvre Edouard en sera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau et d'une petite boîte de confitures que vous pourrez lui donner; il en a reçu de sa tante plus qu'il n'en mangera sûrement. Mais est-ce tout ce que vous avez eu,

M. Charles ? je ne puis guère vous croire.

CHARLES.

Que voulez-vous dire, M. Alexis ? Je vais vous jurer sur tout ce que vous voudrez....

ALEXIS.

Jurer ? Fi donc ! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'est votre affaire ; et si vous trompez Édouard, vous y perdrez plus que lui.

CHARLES.

Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances ? C'est à Édouard de prendre son parti. Et s'il n'avoit eu rien pour ses étrennes ?

ALEXIS.

Vous n'aviez pas ce malheur à craindre ; M. Dufresne est généreux, et il est content de son fils. Ce que vous mettez dans le partage est si peu de chose ! Il seroit malhonnête à vous de prétendre qu'Édouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, et lui dire...

CHARLES.

Il est déjà tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, et l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même temps écrit une petite lettre à ce sujet.

ALEXIS.

Quoi donc ! est-ce que vous persistez encore ?...

CHARLES.

Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez ?

ALEXIS.

Je ne recevrois rien, n'ayant rien à donner ; et je lui rendrois sa parole.

CHARLES.

Votre serviteur très-humble ; gardez vos bons conseils. Notre convention est une gageure ; et lorsqu'on parie, c'est pour avoir quelque chose à gagner. Il en sera l'année prochaine tout comme il lui plaira ; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de son gâteau, de ses cédrats, de ses bonbons, de ses soldats,

de ses jetons, de ses porcelaines, je le suivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, et je l'appelerai un trompeur et un fripon. Oui, dites lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui que des personnes comme nous doivent se garder leur promesse, après s'être juré l'un à l'autre....

ALEXIS.

Encore jurer, M. Charles! fi de vos sermens! Je suis bien pauvre; mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, et jusques à votre montre, je ne voudrois pas faire un serment inutile.

CHARLES.

Allez, vous êtes un enfant. Sans ce serment, comment, seroit-on lié à sa promesse?

ALEXIS.

Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'honneur. Si vous pensiez différemment, je ne saurois que penser de vous.

CHARLES.

Vous croyez donc qu'Édouard me tiendra la sienne?

ALEXIS, *avec chaleur.*

Si je le crois? Il n'auroit qu'à y manquer, je ne le regarderois plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas; et il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

CHARLES.

C'est ce que nous verrons. Rappelez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

ALEXIS.

Je n'ai rien à lui rappeler; il sait son devoir de lui-même.

CHARLES.

Dites-lui aussi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainsi attrapé.

ALEXIS.

Quoi! vous joignez encore l'insulte à la rapine?

CHARLES.

Je me moque de lui, comme il se

seroit moqué de moi. Laissez-le faire ; il saura bien une autre fois prendre sa revanche.

ALEXIS.

Non, non, monsieur ; je me flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

CHARLES, *en sortant.*

A la bonne heure. Je suis en fonds pour m'en consoler.

SCÈNE II.

ALEXIS *seul.*

Je n'aurois jamais cru Charles si intéressé. S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son père, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenoit si dure pour son ami ? Quelle avarice! quelle bassesse! Au reste, c'est la faute d'Édouard ; et ce n'est pas un grand malheur. Mais le voici qui vient.

SCÈNE III.

ALEXIS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *tenant un billet à la main.*

Ah! mon cher Alexis! je mériterois de me souffleter. Tiens, lis ce billet. (*Il le lui donne.*)

ALEXIS.

Je sais tout ce qu'il contient, mon ami. Mais aussi, qui t'engageoit à faire ce marché? Il me semble que tu aurois dû commencer par en demander la permission à ton père. Ce que nous recevons de nos parens n'est pas tellement à nous, que nous puissions en disposer sans leur aveu.

ÉDOUARD.

D'accord. Mais je l'ai fait.

ALEXIS.

Eh bien! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée?

ÉDOUARD.

Parce que l'année dernière, et encore celle d'auparavant, Charles avoit eu de plus belles étrennes que moi. Je croyois...

ALEXIS.

Oui, tu croyois en faire ta dupe. Te voilà justement puni de ta cupidité.

ÉDOUARD.

Ah! si j'avois su me contenter de ce qui devoit m'appartenir!

ALEXIS.

Point de regrets, mon ami. N'en auras-tu pas encore assez de ta moitié?

ÉDOUARD.

Tu crois donc?....

ALEXIS.

N'achève pas. Édouard me demande s'il doit tenir sa parole!

ÉDOUARD.

Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de friponnerie de sa part?

ALEXIS.

Je le crois; car il me l'a assuré. J'en

croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

ÉDOUARD.

Mais comment son père l'auroit-il traité si mesquinement cette année? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magasin de bijoux.

ALEXIS.

C'étoit de sa maman : elle n'est plus. Son père pense comme le tien : au lieu de bagatelles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

ÉDOUARD.

Oh! je le connois. Charles niera ce qu'il devoit partager avec moi; et il m'emportera la moitié de mon bien.

ALEXIS.

S'il en agissoit de cette manière, ce seroit un fripon.

ÉDOUARD.

Et dans ce cas, serois-je obligé de lui tenir parole?

ALEXIS.

Pourquoi non? C'est comme si tu

disois que parce qu'il est un fripon, tu veux l'être aussi.

ÉDOUARD.

Saura-t-il ce que j'ai eu, si je ne le lui dis pas?

ALEXIS.

Et pourras-tu te le cacher à toi-même?

ÉDOUARD.

Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choses à partager qu'il n'en a eu du sien. Tu sais que tout le reste me vient de ma tante?

ALEXIS.

As-tu fait cette exception dans votre traité?

ÉDOUARD.

Hélas! non, vraiment.

ALEXIS.

Ainsi cela s'entendoit de tout ce que tu pourrois recevoir.

ÉDOUARD, *frappant du pied.*

Mais que ferai-je donc?...

ALEXIS.

Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

ÉDOUARD.

Si je le veux, *toutefois*. Qui pourroit m'y forcer ?

ALEXIS.

L'honneur. Si tu penses assez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer par-tout pour un fripon.

ÉDOUARD.

Oh! cela ne m'embarrasse guère : je suis en état de lui répondre. Et puis, comment pourroit-il me convaincre ?

ALEXIS.

Il sait déjà tout ce que tu as reçu. C'est moi qui le lui ai dit.

ÉDOUARD.

Quoi ! tu aurois pu me trahir ? Alexis, toute amitié est rompue entre nous.

ALEXIS.

J'en aurois la mort dans le cœur, mon cher Édouard. Il me seroit bien facile de me justifier, en te disant qu'il m'a surpris avant que je fusse instruit

ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage, seront forcés de t'estimer et de te respecter. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi; au lieu que tu marcheras devant lui, la tête levée, plein de l'estime et de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Édouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah! si j'étois riche, tu ne gémirois pas long-temps de cette perte; je voudrois te donner tout, tout ce que j'aurois, pour t'en dédommager.

ÉDOUARD, *lui sautant au cou.*

Oh! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étois un garçon injuste et intéressé; mais va, je ne le suis plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles en prenne la moitié! Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas

me mépriser, pour avoir eu des pensées si basses. Je veux être digne de ton estime et de ton amitié.

ALEXIS.

Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connoissois ton cœur, et je savois le parti que tu allois prendre. La victoire que tu viens de remporter sur toi-même, te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifies. Au bout de quelques jours tu t'en serois dégoûté, et tu l'aurois donné au premier venu.

ÉDOUARD.

Oui, tu me connois bien; me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnoissance de m'avoir sauvé la conscience et l'honneur?

ALEXIS, *en l'embrassant.*

M'aimer toujours, Édouard.

ÉDOUARD.

Oui, toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes présens; hâtons-nous de faire ce partage. Il me

tarde d'en être débarrassé. Je craindrois encore qu'il ne me vînt des regrets.

ALEXIS.

Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCÈNE IV.

ALEXIS, *seul.*

Non, quand tout cela seroit pour moi-même, je n'en aurois pas tant de joie, que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son ame d'être fidèle à sa parole aux dépens de ses plaisirs ! Ce sacrifice lui coûte, sans doute. Eh bien ! il n'en est que plus glorieux. J'étois sûr de sa droiture ; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice et à l'honneur.

SCÈNE V.

ALEXIS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *portant par les deux anses une grande corbeille.*

VIENS, je te prie de m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il en sera temps. Voici toujours la boite de confiture. (*Il l'ouvre, et la donne à Alexis.*) Tiens, c'est ici le milieu; prends tout ce côté pour Charles, et laisse l'autre moitié pour moi dans la boite.

ALEXIS.

Non, non; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croiroit peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises. — Quatre cédrats confits;

deux pour l'un, et deux pour l'autre. — Six cornets de pastilles; trois pour chacun. (*Il fait deux parts, qu'il place aux deux bouts de la table.*) Combien y a-t-il de jetons dans cette bourse?

ÉDOUARD.

Deux cents.

ALEXIS, *après en avoir compté cent, qu'il dispose dix par dix.*

Voilà les siens. La bourse ne peut pas se partager : elle te reste avec les autres jetons.

ÉDOUARD.

Et ces quatre compagnies de soldats? Ah! comme nous nous serions amusés à les ranger en bataille! N'y as-tu pas de regret, Alexis?

ALEXIS.

J'en aurois, si tu les gardois. Je te donne les uniformes rouges; ils sont plus brillans que les bleus. Un jeu de lotto et un microscope.

ÉDOUARD.

Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partagent.

ALEXIS.

Il est bien vrai, à la rigueur : mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendroit nous chicaner, et il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons-lui le lotto, et gardons le microscope pour nous. Il pourra servir à nous instruire, en nous faisant connoître mille beautés de la nature, qui se déroberoient à nos regards.

ÉDOUARD.

Ah ! voilà maintenant ce qui me coûte le plus ! ces treize jolies figures de porcelaines.

ALEXIS.

Tu n'aurois jamais pu les placer toutes ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent ?

ÉDOUARD.

Les neuf Muses et les quatre Saisons.

ALEXIS.

Donne-lui les Saisons. Tu as droit à la meilleure part ; et les Muses ne se séparent jamais. Mais veux-tu m'en croire ? ne faisons point les choses à

demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons et la bourse. (*Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, et met le tout ensemble de son côté.*) Les voilà dans son lot.

ÉDOUARD.

Tu me fais faire ce que tu veux.

ALEXIS.

Ce que j'aurois fait moi-même à ta place. — Ha ha ! des estampes encadrées ? J'avois oublié de lui en parler.

ÉDOUARD, *avec joie.*

Est-il bien vrai, mon ami ?

ALEXIS, *d'un air sévère.*

Et qu'importe ? N'est-ce pas comme s'il le savoit ? Combien y en a-t-il ? Voyons. Une, deux, trois. (*Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, et les partageant à mesure en deux lots.*) Ici, les princes régnans de l'Europe ; et là, les grands hommes de France.

ÉDOUARD.

Eh bien ! lesquels choisirons-nous ?

ALEXIS, *lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot.*

Ah ! mon cher Edouard, notre choix est tout fait. Voici La Fontaine et Fénélon. Gardons les amis de notre enfance. (*Il baise les deux portraits ; ensuite il met les princes dans le lot de Charles, et les grands hommes dans celui d'Édouard.*)

Voilà tout, je crois ?

ÉDOUARD, *tristement.*

Hélas ! oui.

ALEXIS.

Pourquoi cet air triste ?

ÉDOUARD.

C'est que tu veux que mon bien lui appartienne.

ALEXIS.

Non, mon cher Edouard, ce n'est pas moi qui le veux ; c'est toi qui l'as voulu, et qui le veux encore. N'est-il pas vrai, que tu le veux toujours ?

ÉDOUARD.

Oui, oui ; fais seulement que je ne

VICTORINE.

Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah ! j'entends. C'est quelque nouvelle escroquerie d'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès de toi pour les autres ; et ce qu'il obtient par ses importunités, il sait le mettre de côté pour lui.

ÉDOUARD.

Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne garçon : je voudrois, pour tout ce que je possède, avoir sa noble manière de penser.

VICTORINE.

Mais enfin, que veut dire ce déménagement ?

ÉDOUARD.

Que je suis bien puni d'avoir été si avide. Il faut que je cède à Charles la moitié des présens que j'ai reçus de ma tante.

VICTORINE.

Au lieu de me les donner ! Et à quel propos ?

ÉDOUARD.

Parce que nous étions convenus ensemble de partager nos étrennes. Par malheur j'ai eu beaucoup, et lui rien.

VICTORINE.

Il n'auroit donc rien de moi. C'est la justice.

ÉDOUARD.

Que veux-tu? Nous nous sommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole; il faut bien lui tenir la mienne, ou je suis un coquin.

VICTORINE.

Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je suis dépitée de ce que tu te laisses gouverner par un enfant qui vit de nos seconrs.

ÉDOUARD.

Mais n'a-t-il pas raison?

VICTORINE.

Lui? jamais. Et je parierois même aujourd'hui, qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

ÉDOUARD.

Sérieusement tu le croirois, ma sœur?

Mais non, non ; tu lui fais injure. Alexis est trop généreux.

VICTORINE.

C'est toi qui es trop foible. Il prendroit bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y étoit intéressé.

ÉDOUARD.

Je suis son ami. Il est intéressé à ce que je ne sois pas un fripon.

VICTORINE.

Ha ha ha ! fort bien ! Pour n'être pas un fripon, tu te laisses friponner.

ÉDOUARD.

Cela vaudroit toujours mieux.

VICTORINE.

Et d'une manière si ridicule ! Oh ! comme ils vont se moquer de toi ! Ha ha ha !

ÉDOUARD.

Alexis se moqueroit de moi ?

VICTORINE.

S'il aide à te tromper !

ÉDOUARD.

Mais j'ai donné parole. Le partage est tout fait, et Charles va venir.

VICTORINE.

Eh bien ! qu'il s'en retourne. Quelle sera ma joie de voir que tu les attrapes lorsqu'ils pensent t'attraper !

ÉDOUARD.

Oui, que je me déshonore pour sauver ces misères !

VICTORINE.

Mais si je te les conserve avec ton honneur ?

ÉDOUARD.

Et par quels moyens ?

VICTORINE.

Le voici. C'est d'aller conter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui seroit plus facile à persuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs présens. Je me charge de la mission.

ÉDOUARD.

Non, non, ma sœur, si tu as quelque amitié pour moi.

VICTORINE.

A la bonne heure. Tu veux te laisser plumer? je le veux aussi. Je ne perds rien à cela. Tout au contraire, j'y gagne le plaisir de rire à tes dépens, et d'avoir maintenant d'aussi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne seroit que pour te faire gronder, puisque tu n'as pas voulu suivre mes idées.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, *seul.*

Elle a raison cependant. Si mon papa et ma tante me le défendent, je garde tout, et je suis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'est-elle pas d'abord venue à l'esprit? Il est vrai que ce ne seroit pas bien : j'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devois tout prévoir, avant d'engager ma promesse. Ah! si Alexis

étoit ici pour me décider! J'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon! me voilà content, c'est lui.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, ALEXIS.

ALEXIS.

CHARLES ne tardera pas à venir. Il en est allé demander la permission à son père. Courage, mon cher Édouard; ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, et il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embarras.

ÉDOUARD.

Il me trompe, j'en suis sûr; et il faut encore que je paroisse content!

ALEXIS.

N'as-tu pas sujet de l'être? Tu as rempli ton devoir.

ÉDOUARD

Eh bien ! je tâcherai de me vaincre, et de faire bonne contenance devant lui. Mais sais-tu ce que me disoit tout-à-l'heure ma sœur ? Qu'il falloit prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présens ; que de cette manière je conserverois mon honneur et toutes mes étrennes.

ALEXIS.

Et le repos de ta conscience, le conserverois-tu aussi par ce moyen ?

ÉDOUARD.

Hélas ! non ; je sentois déjà en moi qu'il seroit malhonnête d'en user ainsi.

ALEXIS.

Pourquoi donc balancer davantage ? O mon cher Édouard ! ne résistons jamais à ces premiers sentimens de droiture et de générosité : tu verras bientôt quel plaisir on trouve à les suivre. Est-ce que nous aurions besoin de toutes ces babioles pour être heureux ? Va, je te promets de n'en être que plus empressé

à te procurer d'autres amusemens. Si mon amitié est quelque chose pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête et délicat.

ÉDOUARD.

Oui, je le suis, je veux l'être, mon cher Alexis; et c'est à toi que je le devrai. Je me fais gloire de sentir le prix de ton conseil; et je le suivrai, quoiqu'en ait pu dire ma sœur. Fi de ces misères! pour te prouver combien je les méprise, je vais encore mettre deux cornets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

ALEXIS.

Bien comme cela, mon ami! C'est le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

ÉDOUARD.

Prends toujours soin de ma foiblesse; et si tu me voyois fléchir, parle pour moi.

ALEXIS.

Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement; c'est Charles qui s'avance.

SCÈNE X.

CHARLES, ÉDOUARD, ALEXIS.

CHARLES, *avec l'air un peu embarrassé.*

Bonjour, Édouard. Alexis est venu me dire que tu me demandois. Me voici. Je suis cependant fâché....

ÉDOUARD.

De quoi es-tu fâché, mon ami?

CHARLES.

De ce que mes étrennes ont été si misérables, et de ce que je...

ÉDOUARD.

N'est-ce que cela? sois tranquille.

ALEXIS.

Édouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. Si vous saviez quelle joie il s'en est promis! N'est-ce pas, Édouard?

ÉDOUARD.

C'est de tout mon cœur. (*Il prend*

Charles par la main et le conduit vers la table.) Tiens, voilà tous mes présens que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque chose de plus à la tienne, pour ne te laisser rien à regretter.

ALEXIS.

Il y avoit deux choses qui n'étoient pas de nature à être partagées, le microscope et le lotto. Édouard, suivant vos conventions, pouvoit les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le lotto, de peur d'avoir le moindre reproche à se faire.

ÉDOUARD.

J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu se partager par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muses; mais pour remettre l'égalité, je te laisse, avec les quatre Saisons, un cent de jetons de nacre, et cette bourse qui me revenoit. Tu n'en es pas moins le maître de chosir entre ces deux lots.

CHARLES.

Eh! non, mon ami, je suis content.

ÉDOUARD.

Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient, je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. (*Il s'éloigne.*)

CHARLES *veut courir après lui pour le rappeler.*

Où vas-tu donc? ce n'est pas la peine.

ALEXIS, *l'arrêtant*

Laissez-le faire, M. Charles. (*A Edouard.*) Oui, va, va, mon ami.

SCÈNE XI.

ALEXIS, CHARLES.

ALEXIS.

Eh bien! monsieur, convenez-en; Édouard est un garçon qui pense avec bien de la noblesse. Vous le voyez, sa promesse est pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de

s'affliger du désavantage qu'il trouve dans vos conventions, il se fait un plaisir de surpasser votre attente et de combler votre joie.

CHARLES, *confus.*

Est-il vrai ? Vous me faites rougir. Et je ne sais comment....

ALEXIS.

Ce n'est pas votre faute, si vos parens ne vous ont pas mieux traité cette année.

CHARLES, *en se détournant.*

Le pauvre Édouard !

ALEXIS.

Vous l'offensez par votre pitié. Il ne se trouve pas du tout à plaindre. C'est la honte de vous en imposer qui l'auroit rendu malheureux. Voyez toutes vos richesses, et réjouissez-vous.

SCÈNE XII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS.

ÉDOUARD, *revenant avec un grand gâteau, qu'il présente à Charles.*

TIENS, voilà qui t'appartient par-dessus le marché.

CHARLES, *le repoussant d'une main, et de l'autre se cachant le visage.*

Non, non, c'en est trop.

ÉDOUARD.

Prends-le, je te le donne; et ne crois pas que ce soit par le remords de t'avoir celé quelque chose! Alexis peut t'en être garant.

ALEXIS, *en regardant fixement Charles.*

Oui, je le suis à la face de tout l'univers. (*Charles s'essuie les yeux.*) Mais je crois que vous pleurez, M. Charles? Qu'avez-vous donc?

CHARLES.

CHARLES.

Rien, rien; si ce n'est que je suis un malheureux, qui... qui vous a trompé.

ALEXIS.

Toi, me tromper? Non, c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance? fils de bons voisins et de bons amis?

CHARLES.

Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penses si noblement de moi. (*Il prend la main d'Édouard.*) Je puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout-à-fait indigne de ton estime. Il est bien vrai que je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles et en friandises: mais.... mais.... (*Il fouille dans sa poche.*) voici trois louis que je lui ai demandés à la place, et qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étois un trompeur, tandis que tu étois si généreux à mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, et reste mon ami.

ÉDOUARD, *lui sautant au cou.*

Oh! toujours, toujours, toute ma vie! Comme tu me ravis de plaisir! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas...

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, VICTORINE.

VICTORINE.

ALLONS, vîte, vîte; qu'Alexis vienne trouver mon papa!

ALEXIS.

O ma chère Victorine! ne pourroit-il attendre un moment? Ce seroit me dérober un plaisir, un plaisir!...

VICTORINE.

Oui, de faire quelque nouvelle escroquerie à mon frère? Venez, venez; mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois. (*Elle le prend par la main et l'entraîne.*)

ÉDOUARD.

Ma sœur ! ma sœur ! quelques minutes encore !

VICTORINE, *en se retournant, d'un air moqueur.*

Mon frère ! mon frère ! Non, cela n'est pas possible. (*Elle sort avec Alexis.*)

SCÈNE XIV.

CHARLES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *prenant la main de Charles.*

O MON cher ami ! que je suis touché de ce noble retour ! Je n'étois pas en droit de l'espérer.

CHARLES.

Comment ? lorsque tu me donnois la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi ?

ÉDOUARD.

Ah ! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtoit. Non, jamais je n'aurois

compenser, et j'en sais le moyen. Garde ton argent, avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

CHARLES.

Que dis-tu ? Moi ? Jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devoit entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, et lui de le gagner.

ÉDOUARD.

Oh ! de tout mon cœur ! Sais-tu ce qu'il faut faire ? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui, pour qu'il le trouve à son retour.

CHARLES.

Bien ! bien ! pourvu qu'il n'aille pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

ÉDOUARD.

Je vais appeler un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XV.

CHARLES, *en remplissant la corbeille.*

Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content ! et je serai de moitié dans la joie qu'il va goûter ! Ah ! je ne la céderois pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurois encore plus de plaisir à lui donner tout ce que j'ai tant desiré, qu'à le garder pour moi ? Je voudrois être mon papa pour l'enrichir. Graces à lui, je sens à présent qu'être juste et honnête, c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.

SCÈNE XVI.

ÉDOUARD, CHARLES, COMTOIS

ÉDOUARD, *à Comtois, qui le suit.*

ENTREZ, entrez, Comtois. (*Il ferme la porte au verrou.*) C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

COMTOIS.

Oh ! de grand cœur, monsieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

ÉDOUARD, *à Charles.*

As-tu fini, mon ami ?

CHARLES.

J'aurai bientôt fait. Il ne reste plus que les porcelaines, que je vais mettre par-dessus, pour qu'elles ne soient pas endommagées.

ÉDOUARD.

C'est bien pensé ; mais dépêche-toi, de peur qu'il n'arrive.

CHARLES.

Voilà qui est fini.

ÉDOUARD, *à Comtois.*

Bon ! Vous n'avez qu'à prendre la corbeille, et la porter secrètement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas ; et sur-tout prenez bien garde à ne rien casser.

CHARLES.

Attends donc, voici les trente-six francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, et je les mettrai dans la bourse de jetons. (*On entend la voix d'Alexis, qui frappe à la porte, et qui dit :*) Ouvrez, ouvrez ; c'est moi.

ÉDOUARD.

O mon Dieu ! qu'allons-nous faire ! (*En se retournant à la porte.*) Un moment, Alexis ; je vais t'ouvrir.

CHARLES, *mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois.*

Tenez, vous glisserez ceci dans la corbeille.

COMTOIS.

Vous l'apprendrez tantôt chez vous. (*Il veut sortir; Alexis l'arrête.*)

ALEXIS.

Je veux le savoir en ce moment. Ah! si j'avois deviné ! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis?

ÉDOUARD.

Qu'appelles-tu un outrage? C'est le foible prix du service que tu viens de nous rendre. (*Il reprend la corbeille et la lui présente.*) Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

CHARLES, *lui présentant aussi le paquet d'argent que Comtois lui remet.*

Et ceci encore. (*Alexis le repousse. Charles le jette dans la corbeille qu'Édouard continue de lui offrir.*)

ALEXIS.

Que faites-vous? Non, non, jamais.

ÉDOUARD.

Je le veux.

CHARLES.



Votre bon cœur vous conduit trop loin, je n'ait point mérité ce que vous faites pour moi. . . .

C. Monnet inv. del. Armand sculp.

CHARLES.

Je vous le demande en grace. Soyez seulement mon ami, comme vous l'êtes d'Édouard.

COMTOIS.

Si j'osois joindre ma prière à celle de ces messieurs ! Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrois bien avoir, comme eux, la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il seroit petit ; mais je vous le donnerois de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.

ALEXIS.

O mon cher Édouard ! mon généreux Charles ! (*Il les embrasse.*) et vous, mon brave Comtois ! (*En le regardant d'un air attendri.*) vous me faites pleurer d'admiration et de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi ; je ne l'accepterai jamais.

ÉDOUARD.

Veux-tu me chagriner?

CHARLES.

Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié ?

SCÈNE XVIII.

M. DUFRESNE, ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

M. DUFRESNE, *qui est entré depuis un moment à l'improviste, et s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, lève ses mains et ses regards vers le ciel; ensuite il s'avance, comme s'il n'avoit rien entendu, et dit :*

EH BIEN ! vous trouverai-je toujours en querelle?

ÉDOUARD, *courant à lui.*

Ah ! mon papa ! venez nous accorder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidèle à ma parole.....

CHARLES.

Il me rend à l'honneur.....

ÉDOUARD.

Et il méprise notre reconnoissance.

ALEXIS, *se jetant dans les bras de M. Dufresne.*

O mon digne protecteur, mon second père ! sauvez-moi, sauvez-moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on vouloit vous inspirer sur mon compte, et j'irois maintenant me démentir ! Non, non, je me rendrois suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. DUFRESNE.

Mes chers enfans, que vous me ravissez ! Non, mon brave Alexis, ces présens ne sont rien pour payer tant de délicatesse et de désintéressement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (*A Edouard et à Charles.*) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnoissance.

ÉDOUARD.

Ah ! mon papa, de quel plaisir voulez-vous me priver !

CHARLES.

Vous me punissez, monsieur, comme je le méritois peut-être tout-à-l'heure; mais vous êtes témoin de mon changement. Ah! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis....

ALEXIS, *à M. Dufresne.*

Non, non; de grace ne m'y contraignez point.

M. DUFRESNE.

Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y auroit que de l'orgueil et de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la première fois, la douce jouissance. Prends cet argent, et donne-le à ta mère, qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

ALEXIS.

Vous m'y forcez, monsieur; je vous obéis. Oh! quelle joie pour elle! Mais, au moins, qu'Édouard garde ses présens!

M. DUFRESNE, *tirant sa bourse.*

Eh bien! qu'il les reprenne pour les

partager avec son ami. Je les rachète en son nom pour ces trois louis d'or.

ALEXIS.

Ah ! mon cher monsieur Dufresne ! arrêtez, arrêtez. Je ne sais, tant je suis pénétré de joie et de reconnoissance.... Ma pauvre mère ! il y a bien long-temps qu'elle ne se sera vue si riche ! O mes bons amis ! (*Il embrasse Edouard et Charles, sans pouvoir leur parler.*)

M. DUFRESNE, *à Edouard.*

Mon fils, je te dois aussi une récompense pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

ÉDOUARD.

Eh, mon papa ! comment pouvez-vous me récompenser mieux, que par ce que vous faites envers lui ?

M. DUFRESNE.

Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs ; je veux qu'il le soit de tes exercices et de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

ÉDOUARD.

Oh ! comme je vais profiter près de lui !

ALEXIS, *se jetant aux genoux de M. Dufresne.*

Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés ?

M. DUFRESNE, *le relevant.*

Non ; je veux que tu vives pour aimer mon fils comme j'aimois ton père.

CHARLES.

Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout-à-fait indigne, et je le dois à vos exemples.

M. DUFRESNE.

Oui, mes amis, tel est l'empire de la vertu, d'élever jusqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture et dans l'honneur ; et soyez hommes ce que vous êtes enfans.

CLÉMETINE

ET

MADELON.

Avant que le soleil s'élevât sur l'horison pour éclairer la plus belle matinée du printemps, la jeune Clémentine étoit descendue dans le jardin de son père, afin de mieux goûter le plaisir de déjeûner, en parcourant ses longues allées. Tout ce qui peut ajouter au charme qu'on éprouve dans ces premières heures du jour, se réunissoit pour elle en ce moment. Le souffle pur du zéphyr portoit dans tous ses sens la fraîcheur et le calme. Son goût étoit flatté de la douceur des friandises qu'elle savouroit; son œil, du tendre éclat de la verdure renaissante; son odorat, du parfum balsamique de mille fleurs: et pour que son oreille ne fût pas seule sans plaisirs, deux rossignols allèrent se percher

près de-là sur le sommet d'un beroeau de verdure, pour la réjouir de leurs chansons de l'aurore. Clémentine étoit si transportée de toutes ces sensations délicieuses, que des larmes baignoient ses beaux yeux, sans s'échapper cependant de sa paupière. Son cœur, agité d'une douce émotion, étoit pénétré de sentimens de tendresse et de bienfaisance. Tout-à-coup elle fut interrompue dans son agréable rêverie par le bruit des pas d'une petite fille qui s'avançoit vers la même allée, en mordant de grand appétit dans un morceau de pain bis.

Comme elle venoit aussi dans le jardin pour se récréer, ses regards erroient sans objet autour d'elle; ensorte qu'elle arriva près de Clémentine sans l'avoir apperçue: dès qu'elle la reconnut, elle s'arrêta tout court un moment, baissa les yeux vers la terre; puis, comme une jeune biche effarouchée et non moins légère, elle retourna précipitamment sur ses pas. Arrête, arrête, lui

cria Clémentine; attends-moi donc, attends-moi; pourquoi te sauver? Ces paroles faisoient fuir encore plus vîte la petite sauvage.

Clémentine se mit à la poursuivre; mais comme elle étoit moins exercée à la course, il ne lui fut pas possible de l'atteindre.

Heureusement la petite fille avoit pris un détour; et l'allée où se trouvoit Clémentine, alloit directement aboutir à la porte du jardin. Clémentine, aussi avisée que jolie, se glisse tout doucement le long de la charmille épaisse qui formoit la bordure de l'allée; et elle arrive au dernier buisson à l'instant même où la petite fille étoit prête à le dépasser. Elle la saisit à l'improviste, en lui criant: Te voilà ma prisonnière! Oh! je te tiens! Il n'y a plus moyen de te sauver.

La petite fille se débattoit pour se débarrasser de ses mains. Ne fais donc pas la méchante, lui dit Clémentine: si tu savois le bien que je te veux, tu

ne serois pas si farouche. Viens, ma chère enfant, viens un moment avec moi.

Ces paroles d'amitié, et plus encore le son flatteur de la voix qui les prononçoit, rassurèrent la petite fille ; et elle suivit Clémentine dans un cabinet de verdure voisin.

As-tu encore ton père, lui dit Clémentine, en l'obligeant de s'asseoir auprès d'elle ?

MADELON.

Oui, mamselle.

CLÉMENTINE.

Et que fait-il ?

MADELON.

Toute sorte de métiers pour gagner sa vie. Il vient aujourd'hui travailler à votre jardin, et il m'a mené avec lui.

CLÉMENTINE.

Ah ! je le vois là-bas dans le carré de laitues. C'est le gros Thomas. Mais que manges-tu à ton déjeûner ? Voyons, que je goûte ton pain. Ah ! mon Dieu ! il me déchire le gosier. Pourquoi ton

père ne t'en donne-t-il pas de meilleur?

MADELON.

C'est qu'il n'a pas autant d'argent que votre papa.

CLÉMENTINE.

Mais il en gagne par son travail; et il pourroit bien te donner du pain blanc, ou quelque chose pour faire passer celui-ci.

MADELON.

Oui, si j'étois sa seule enfant: mais nous sommes cinq, qui mangeons de bon appétit. Et puis l'un a besoin d'une camisole, l'autre d'une jacquette. Ça fait tourner la tête à mon père, qui dit quelquefois: J'aurai beau travailler, jamais je ne gagnerai assez pour nourrir et vêtir toute cette marmaille.

CLÉMENTINE.

Tu n'as donc jamais mangé de confitures?

MADELON.

Des confitures? Qu'est-ce que c'est que ça?

CLÉMENTINE.

Tiens, en voici sur mon pain.

MADELON.

Je n'en avois jamais vu de ma vie.

CLÉMENTINE.

Goûtes-en un peu. Ne crains rien; tu vois bien que j'en mange.

MADELON, *avec transport.*

Ah! mamselle, que c'est bon!

CLÉMENTINE.

Je le crois! Ma chère enfant, comment t'appelles-tu?

MADELON, *se soulevant et lui faisant une révérence.*

Madelon, pour vous servir.

CLÉMENTINE.

Eh bien! ma chère Madelon, attends-moi ici un moment. Je vais demander quelque chose pour toi à ma bonne, et je reviens aussi-tôt. Ne t'en vas pas, au moins.

MADELON.

Oh! je n'ai plus peur de vous.

Clémentine courut chez sa bonne, et

et la pria de lui donner encore des confitures, pour en faire goûter à une petite fille qui n'avoit que du pain sec pour déjeûner. La bonne se réjouit de la bienfaisance de son aimable élève. Elle lui en donna dans une tasse, avec un petit pain mollet; et Clémentine se mit à courir de toutes ses jambes avec le déjeûner de Madelon.

Eh bien! lui dit-elle en arrrivant, t'ai-je fait long-temps attendre? Tiens, ma chère enfant, prends donc. Laisse-là ton pain noir, tu en mangeras assez une autre fois.

MADELON, *goûtant la confiture et passant sa langue sur ses lèvres.*

C'est comme du sucre. Je n'avois jamais rien mangé de si doux.

CLÉMENTINE.

Je suis charmée que tu le trouves bon. J'étois bien sûre que cela te feroit plaisir.

MADELON.

Comment! vous en mangez tous les

jours? Nous ne connoissons pas ça, nous pauvres gens.

CLÉMENTINE.

J'en suis assez fâchée. Ecoute, viens me voir de temps en temps; je t'en donnerai. Mais comme tu as l'air de te bien porter! N'es-tu jamais malade?

MADELON.

Malade? moi? Jamais.

CLÉMENTINE.

N'as-tu jamais de rhume? N'es-tu jamais enchifrenée?

MADELON.

Qu'est-ce que c'est que ce mal?

CLÉMENTINE.

C'est lorsqu'il faut tousser et se moucher sans cesse.

MADELON.

Oh! ça m'arrive quelquefois! Mais ce ne sont pas des maladies.

CLÉMENTINE.

Et alors te fait-on rester au lit?

MADELON.

Ah! ah! ma mère feroit, je crois,

un beau train, si je m'avisois de faire la paresseuse.

CLÉMENTINE.

Mais qu'as-tu à faire ? Tu es si petite !

MADELON.

Ne faut-il pas aller dans l'hiver ramasser du chardon pour notre âne, et du bois mort pour la marmite ? Ne faut-il pas dans l'été sarcler les bleds ou glaner ? cueillir les pommes et les raisins dans l'automne ? Ah ! mamselle, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

CLÉMENTINE.

Et tes sœurs, se portent-elles aussi bien que toi ?

MADELON.

Nous sommes toutes éveillées comme des souris.

CLÉMENTINE.

Ah ! j'en suis bien aise ! J'étois d'abord fâchée que Dieu semblât ne s'être pas embarrassé de tant de pauvres enfans ; mais puisque vous avez la santé, je vois bien qu'il ne vous a pas oubliés. Je me porte bien aussi, quoique je ne

sois pas sûrement aussi robuste que toi. Mais, ma chère enfant, tu vas nuds pieds; pourquoi ne mets-tu pas de chaussure?

MADELON.

C'est qu'il en coûteroit trop d'argent à mon père, s'il falloit qu'il nous en donnât à tous; il n'en donne à aucun.

CLÉMENTINE.

Et ne crains-tu pas de te blesser?

MADELON.

Je n'y fais seulement pas attention. Le bon Dieu m'a cousu des semelles sous la plante des pieds.

CLÉMENTINE.

Je ne voudrois pas te prêter les miens. Mais d'où vient que tu ne manges plus?

MADELON.

Nous nous sommes amusées à babiller, et il faut que j'aille ramasser de l'herbe. Il est bientôt huit heures. Notre bourrique attend son déjeûner.

CLÉMENTINE.

Eh bien! emporte le reste de ton

pain. Attends un peu. Je vais en ôter la mie, tu mettras la confiture dans le creux.

MADELON.

Je vais le porter à ma plus jeune sœur. Oh! elle ne fera pas la petite bouche, celle-là! Elle n'en laissera pas une miette, quand elle aura commencé à le lécher.

CLÉMENTINE.

Je t'en aime davantage, d'avoir pensé à ta petite sœur.

MADELON.

Je n'ai rien de bon sans lui en donner. Adieu, mamselle.

CLÉMENTINE.

Adieu, Madelon. Mais souviens-toi de revenir ici demain à la même heure.

MADELON.

Pourvu que ma mère ne m'envoie pas ailleurs, je me garderai bien d'y manquer.

Clémentine avoit goûté la douceur qu'on sent à faire le bien. Elle se promena quelque temps encore dans le

jardin, en pensant au plaisir qu'elle avoit donné à Madelon, à la reconnoissance que Madelon lui en avoit témoignée, et à la joie qu'auroit sa petite sœur de manger des confitures.

Que sera-ce donc, se disoit-elle, quand je lui donnerai des rubans, et un collier! Maman m'en a donné l'autre jour d'assez jolis; mais la fantaisie m'en est déjà passée. Je chercherai dans mon armoire quelques chiffons pour la parer. Nous sommes de même taille; mes robes lui iront à ravir. Oh! qu'il me tarde de la voir bien ajustée!

Le lendemain Madelon se glissa encore dans le jardin. Clémentine lui donna des gâteaux qu'elle avoit achetés pour elle.

Madelon ne manqua pas d'y revenir tous les jours. Clémentine ne songeoit qu'à lui donner de nouvelles friandises. Lorsque ses épargnes n'y suffisoient pas, elle prioit sa maman de lui faire donner quelque chose de l'office, et sa mère y consentoit avec plaisir.

Il arriva cependant un jour que Clémentine reçut une réponse affligeante. Elle prioit sa mère de lui faire une petite avance sur ses pensions de la sémaine, pour acheter des bas et des souliers à Madelon, afin qu'elle n'allât plus nuds pieds. Non, ma chère Clémentine, lui répondit sa mère.

CLÉMENTINE.

Et pourquoi donc, maman?

Mme. D'ALENÇAY.

Je te dirai à table ce qui me fait desirer que tu sois un peu moins prodigue envers ta favorite.

Clémentine fut surprise de ce refus. Elle n'avoit jamais tant soupiré que ce jour-là après l'heure du dîner. Enfin on se mit à table.

Le repas étoit déjà fort avancé, sans que sa mère lui eût dit la moindre chose qui eût trait à Madelon. Enfin, un plat de chevrettes qu'on servit, fournit à madame d'Alençay l'occasion d'entamer ainsi l'entretien.

Mme. D'ALENÇAY.

Ah! voilà le mets favori de ma Clémentine, n'est-il pas vrai? Je suis bien aise qn'on nous en ait servi aujourd'hui.

CLÉMENTINE.

Oui, maman, j'aime beaucoup les chevrettes; et voici la saison où elles sont excellentes.

Mme. D'ALENÇAY.

Je suis sûre que Madelon les trouveroit encore meilleures que toi.

CLÉMENTINE.

Ah! ma chère Madelon! je crois qu'elle n'en a jamais vu. Si elle appercevoit seulement ces longues moustaches, elle en auroit une peur, une peur! je la vois d'ici s'enfuir à toutes jambes. Maman, si vous vouliez me le permettre, je serois bien curieuse de voir la mine qu'elle feroit. Tenez, rien que deux pour elle, quand ce seroient les plus petites.

Mme. D'ALENÇAY.

J'ai de la peine à t'accorder ce que tu me demandes.

CLÉMENTINE.

Et pourquoi donc, maman ; vous qui faites du bien à tant de monde ? Je vous ai aussi demandé ce matin un peu d'argent pour acheter des bas et des souliers à Madelon, et vous m'avez refusée. Il faut que Madelon vous ait fâchée. Est-ce qu'elle auroit fait quelque dégât dans le jardin ! Oh ! je me charge de la gronder.

Mme. D'ALENÇAY.

Non, ma chère Clémentine, Madelon ne m'a point fâchée. Mais veux-tu, par ta bienfaisance envers elle, faire son bonheur ou son malheur ?

CLÉMENTINE.

Son bonheur, maman ; Dieu me garde de vouloir la rendre malheureuse.

Mme. D'ALENÇAY.

Je voudrois aussi de tout mon cœur la voir plus fortunée, puisqu'elle a su

mériter ton attachement. Mais est-il bien vrai, Clémentine, qu'elle mange son pain tout sec à déjeûner?

CLÉMENTINE.

C'est bien vrai, maman. Je ne voudrois pas vous tromper.

Mme. D'ALENÇAY.

Comment! elle s'en est contentée jusqu'à présent?

CLÉMENTINE.

Mon dieu! oui. Et quand ce seroit de la franchipane, je ne la mangerois pas avec plus de plaisir qu'elle ne mange son pain bis.

Mme. D'ALENÇAY.

Il me paroît qu'elle a bon appétit. Mais je ne puis me persuader qu'elle aille nuds pieds.

CLÉMENTINE.

C'est toujours nuds pieds que je l'ai vue. Demandez au jardinier.

Mme. D'ALENÇAY.

Elle se les met donc tout en sang, lorsqu'elle marche sur le sable et sur les cailloux?

CLÉMENTINE.

Point du tout. Elle court dans le jardin comme une biche ; et elle dit en riant, que le bon Dieu lui a cousu une paire de semelles sous la plante des pieds.

Mme. D'ALENÇAY.

Je sais que tu n'es pas menteuse ; mais je t'avoue que j'ai bien de la peine à croire ce que tu me dis. Je voudrois bien voir les grimaces que feroit ma Clémentine en mangeant du pain bis tout sec, sans beurre ni confitures !

CLÉMENTINE.

Oh ! je sens qu'il me resteroit au gosier.

Mme. D'ALENÇAY.

Je ne serois pas moins curieuse de voir comment elle s'y prendroit pour aller nuds pieds.

CLÉMENTINE.

Tenez, maman, ne vous fâchez pas ; mais hier je voulus l'essayer. Etant seule dans le jardin, je tirai mes souliers et mes bas pour marcher pieds nuds.

Je les sentois tout meurtris, et cependant je continuai d'aller. Je rencontrai un tesson. Aye! cela me fit tant de mal, que je retournai tout doucement reprendre ma chaussure, et je me promis bien de ne plus marcher les pieds nuds. Ma pauvre Madelon! Elle est cependant ainsi tout l'été.

Mme. D'ALENÇAY.

Mais d'où vient donc que tu ne peux manger de pain sec, ni aller nuds pieds comme elle?

CLÉMENTINE.

C'est peut-être que je n'y suis pas accoutumée.

Mme. D'ALENÇAY.

Mais si elle s'accoutume, comme toi. à manger des friandises, et à être bien chaussée, et qu'ensuite le pain sec lui répugne, et qu'elle ne puisse plus aller nuds pieds sans se blesser, croirois-tu lui avoir rendu un grand service?

CLÉMENTINE.

Non, maman; mais je veux faire

ensorte

ensorte que, de toute sa vie, elle ne soit plus réduite à cet état.

Mme. D'ALENÇAY.

Voilà un sentiment très-généreux. Et tes épargnes te suffiront-elles pour cela ?

CLÉMENTINE.

Oui bien, maman, si vous voulez y ajouter tant soit peu.

Mme. D'ALENÇAY.

Tu sais que mon cœur ne se refuse jamais à secourir un malheureux lorsque l'occasion s'en présente. Mais Madelon est-elle la seule enfant que tu connoisses dans le besoin ?

CLÉMENTINE.

J'en connois bien d'autres encore. Il y en a deux sur-tout ici près dans le village, qui n'ont ni père ni mère.

Mme. D'ALENÇAY.

Et qui, sans doute, auroient besoin de secours ?

CLÉMENTINE.

Oh ! oui, maman.

Mme. D'ALENÇAY.

Mais si tu donnes tout à Madelon, si tu la nourris de biscuits et de confitures, en laissant les autres mourir de faim, y aura-t-il bien de la justice et de l'humanité dans cet arrangement?

CLÉMENTINE.

De temps en temps je pourrai leur donner quelque chose; mais j'aime Madelon par-dessus tout.

Mme. D'ALENÇAY.

Si tu venois à mourir, et que Madelon se fût accoutumée à avoir toutes ses aises....

CLÉMENTINE.

Je suis bien sûre qu'elle pleureroit ma mort.

Mme. D'ALENÇAY.

J'en suis persuadée. Mais la voilà qui retomberoit dans l'indigence; et il faudroit peut-être qu'elle fît des choses honteuses pour continuer de se bien nourrir et de se bien parer. Qui seroit alors coupable de sa perte?

CLÉMENTINE, *tristement.*

Moi, maman. Ainsi donc il faut que je ne lui donne plus rien ?

Mme. D'ALENÇAY.

Ce n'est pas ma pensée. Je crois cependant que tu ferois bien de lui donner plus rarement de bons morceaux, et de lui faire plutôt le cadeau d'un bon vêtement.

CLÉMENTINE.

J'y avois pensé. Je lui donnerai, si vous voulez, quelqu'une de mes robes.

Mme. D'ALENÇAY.

J'imagine que ton fourreau de satin rose lui siéroit à merveille, sur-tout sans chaussure.

CLÉMENTINE.

Bon ! tout le monde la montreroit au doigt. Comment donc faire ?

Mme. D'ALENÇAY.

Si j'étois à ta place, j'économiserois pendant quelque temps sur mes plaisirs ; et lorsque j'aurois ramassé un peu d'argent, je l'emploierois à lui acheter ce qu'elle auroit de plus nécessaire : l'étoffe,

dont les enfans des pauvres s'habillent, n'est pas bien coûteuse.

Clémentine suivit le conseil de sa mère. Madelon vint la trouver plus rarement à l'heure de son déjeûner; mais Clémentine lui faisoit d'autres cadeaux plus utiles. Tantôt elle lui donnoit un tablier, tantôt un cotillon; et elle payoit ses mois d'école chez le magister du village, pour qu'elle achevât de se perfectionner dans la lecture.

Madelon fut si touchée de tous ces bienfaits, qu'elle s'attacha de jour en jour plus tendrement à Clémentine. Elle venoit souvent la trouver, et lui disoit: Auriez-vous quelque commission à me donner? pourrois-je faire quelque ouvrage pour vous? Et lorsque Clémentine lui donnoit l'occasion de lui rendre quelque léger service, il auroit fallu voir la joie avec laquelle Madelon s'empressoit de l'obliger!

Elle s'étoit rendue un jour à la porte du jardin de Clémentine, pour attendre qu'elle y descendît; mais Clémentine

n'y descendit point. Madelon y revint une seconde fois ; mais elle ne vit point Clémentine. Elle y retourna deux jours de suite ; Clémentine ne paroissoit point.

La pauvre Madelon étoit désolée de ne plus voir sa bienfaitrice.

Ah ! disoit-elle, est-ce qu'elle ne m'aime plus ? Je l'aurai peut-être fâchée sans le vouloir. Au moins si je savois en quoi, je lui en demanderois pardon. Je ne pourrois pas vivre sans l'aimer.

La femme-de-chambre de madame d'Alençay sortit en ce moment. Madelon l'arrêta. Où est donc mamselle Clémentine, lui demanda-t-elle ?

Mademoiselle Clémentine ? répondit la femme-de-chambre. Elle n'a peut-être pas long-temps à vivre. Je la crois à toute extrémité. Elle a la petite-vérole.

O Dieu ! s'écria Madelon, je ne veux pas qu'elle meure !

Elle court aussi-tôt vers l'escalier, monte à la chambre de madame d'A-

lençay : Madame, lui dit-elle, par pitié, dites-moi où est mamselle Clémentine ; je veux la voir. Madame d'Alençay voulut retenir Madelon ; mais elle avoit apperçu, par la porte entr'ouverte, le lit de Clémentine, et elle étoit déjà à son côté.

Clémentine étoit dans les agitations d'une fièvre violente. Elle étoit seule et bien triste ; car toutes ses petites amies l'avoient abandonnée.

Madelon saisit sa main en pleurant, la serra dans les siennes, la baisa, et lui dit ! Ah, bon Dieu ! comme vous voilà ! Ne mourez point, je vous en prie ; que deviendrois-je si je vous perdois ? Je resterai le jour et la nuit auprès de vous, je vous veillerai, je vous servirai : me le permettez-vous ? Clémentine lui serra la main, et lui fit comprendre qu'elle lui feroit plaisir de demeurer auprès d'elle.

Voilà donc Madelon devenue, par le consentement de madame d'Alençay, la garde de Clémentine. Elle s'acquit-



Ah! bon dieu, comme voila, ne mouvez point je vous en prie ....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

toit à merveille de son emploi. On lui avoit dressé une couchette à côté du lit de la petite malade; elle étoit sans cesse auprès d'elle. A la moindre plainte que laissoit échapper Clémentine, Madelon se levoit pour lui demander ce qu'elle avoit. Elle lui présentoit elle-même les remèdes prescrits par les médecins. Tantôt elle alloit cueillir du jonc, pour faire sous ses yeux de petits paniers et de fort jolies corbeilles, tantôt elle bouleversoit toute la bibliothèque de madame d'Alençay, pour lui trouver quelques estampes dans ses livres. Elle cherchoit dans son imagination tout ce qui étoit capable d'amuser Clémentine, et de la distraire de ses souffrances. Clémentine eut les yeux fermés de boutons pendant près de huit jours. Ce temps lui paroissoit bien long; mais Madelon lui faisoit des histoires de tout le village; et comme elle avoit bien su profiter de ses leçons, elle lui lisoit tout ce qui pouvoit la réjouir. Elle lui adressoit aussi de temps en temps des conso-

lations touchantes. Un peu de patience, lui disoit-elle; le bon Dieu aura pitié de vous, comme vous avez eu pitié de moi. Elle pleuroit à ces mots; puis séchant aussi-tôt ses larmes : voulez-vous, pour vous réjouir, que je vous chante une jolie chanson? Clémentine n'avoit qu'à faire un signe, et Madelon lui chantoit toutes les chansons qu'elle avoit apprises des petits bergers d'alentour. Le temps se passoit de la sorte, sans que Clémentine éprouvât trop d'ennui.

Enfin, sa santé se rétablit peu-à-peu; ses yeux se rouvrirent, son accablement se dissipa, ses boutons séchèrent, et l'appétit lui revint.

Elle avoit le visage encore tout couvert de rougeurs. Madelon sembloit ne la regarder qu'avec plus de plaisir, en songeant au danger qu'elle avoit couru de la perdre. Clémentine, de son côté, s'attendrissoit aussi en la regardant.

Comment pourrai-je, lui disoit-elle, te payer, selon mon cœur, de tout ce que tu as fait pour moi? Elle deman-

doit à sa maman de quelle manière elle pourroit récompenser sa tendre et fidèle gardienne. Madame d'Alençay, qui ne se possédoit pas de joie de voir sa chère enfant rendue à la vie après une maladie si dangereuse, lui répondit : Laisse-moi faire ; je me charge de nous acquitter l'une et l'autre envers elle.

Elle fit faire secrètement pour Madelon un habillement complet. Clémentine se chargea de le lui essayer le premier jour où il lui seroit permis de descendre dans le jardin. Ce fut un jour de fête dans toute la maison. Madame d'Alençay et tous ses gens étoient enivrés d'allégresse du rétablissement de Clémentine. Clémentine étoit transportée de plaisir de pouvoir récompenser Madelon : et Madelon ne se possédoit pas de joie, de revoir Clémentine dans les lieux où avoit commencé leur connoissance, et encore de se trouver toute habillée de neuf de la tête aux pieds.

LA PETITE GLANEUSE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE BEAUVAL.
MARCELLIN, *son fils.*
HENRIETTE, *sa fille.*
Mme. DE JOINVILLE.
ÉMILIE, *sa fille.*
HUBERT, *garde-chasse.*

Le théâtre représente un champ de bled couvert de gerbes. D'un côté, le château seigneurial; de l'autre, des cabanes de paysans.

LA PETITE GLANEUSE,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, *tenant des deux mains, par les anses, une corbeille pleine d'épis. Elle va s'asseoir auprès d'une gerbe.*

ALLONS, voilà qui n'est pas mal commencé. Quelle joie pour ma pauvre mère ! (*Elle pose sa corbeille à terre, et regarde dedans d'un air satisfait.*) Ce vieux moissonneur ! avec quelle bonté il m'a rempli ma corbeille ! j'aurois eu beau courir çà et là tout le jour, je n'en aurois jamais ramassé seulement la moitié. Que le bon Dieu l'en récompense ! Voici encore quelques épis à terre : quand je n'en glanerois qu'une poignée ou deux.... (*Elle enfonce des deux mains les épis dans la corbeille.*)

Je les ferai bien entrer en pressant un peu ; et puis, n'ai-je pas mon tablier? (*Elle se lève, prend d'une main les deux bouts de son tablier, et s'apprête de l'autre à y jeter les épis qu'elle ramasse, lorsqu'elle entend du bruit.*) Mon Dieu ! voici un homme qui vient à moi d'un air fâché ; je ne crois pas avoir fait de mal pourtant. (*Elle retourne à sa corbeille, la reprend, et veut s'en aller.*)

SCÈNE II.

ÉMILIE, HUBERT.

HUBERT, *l'arrêtant par le bras.*

Ah ! petite voleuse ! je vous y prends.

ÉMILIE.

Que voulez-vous dire, monsieur? je ne suis pas une petite voleuse ; je suis une honnête petite fille, entendez-vous ?

HUBERT.

Une honnête petite fille ! toi, une

honnête petite fille ! (*Il lui arrache la corbeille des mains.*) Que portez-vous donc là-dedans, l'honnête petite fille ?

ÉMILIE.

Des épis, comme vous voyez.

HUBERT.

Et ces épis sont apparemment poussés dans ta corbeille ?

ÉMILIE.

Ah ! s'ils poussoient dans ma corbeille, je n'aurois pas besoin de prendre tant de peine à les ramasser dans les champs.

HUBERT.

C'est donc volé ?

ÉMILIE.

Monsieur ! ne me traitez pas si vilainement, je vous prie ; j'aimerois mieux mourir de faim avec ma mère, que de faire ce que vous me dites-là.

HUBERT.

Mais il ne sont pas venus se jeter d'eux-mêmes dans ta corbeille, de par tous les diables !

ÉMILIE.

Mon Dieu ! vous me faites peur avec vos juremens : écoutez-moi. J'étois allée glaner dans ce champ là-bas. Il y avoit un bon vieillard qui me voyoit faire. La pauvre enfant, a-t-il dit ! qu'elle a de peine ! je veux la secourir. Il y avoit des gerbes couchées sur son champ ; il en a tiré de pleines poignées d'épis qu'il a jetées dans ma corbeille. Ce que l'on donne au pauvre, disoit-il, Dieu le rend, et....

HUBERT.

Ah ! j'entends. Le vieillard de ce champ là-bas t'a donné plein ta corbeille d'épis que tu prends ici dans nos gerbes, n'est-il pas vrai ?

ÉMILIE.

Allez plutôt lui demander à lui-même ; il pourra vous le dire.

HUBERT.

Que j'aille courir là-bas ; oh bien ! tu n'as qu'à attendre : je t'ai prise ici ; tout est dit.



Ah! je vous supplie, je n'ai ramassé ici que la poigné d'épis .....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp

ÉMILIE.

Mais quand je vous dis que je n'ai touché à aucune gerbe ! le peu d'épis que j'ai dans mon tablier je les ai ramassés à terre, parce que j'ai cru que cela étoit permis. Cependant, si vous y avez du regret, je suis prête à vous les rendre ; tenez, voilà les vôtres.

HUBERT.

Non, non, ceux-ci resteront avec ceux-là ; et où la corbeille restera, il faudra bien que tu restes aussi. Allons, suis-moi dans le chenil.

ÉMILIE, *avec effroi.*

Comment ! que dites-vous, mon brave homme ?

HUBERT.

Oui, oui, ton brave homme ! je serois bien plus brave homme, si je te laissois échapper, n'est-ce pas ? Dans le chenil, te dis-je, allons, allons.

ÉMILIE.

Ah ! je vous supplie, pour l'amour de Dieu ! je n'ai ramassé ici, je vous assure, que la poignée d'épis que je

vous ai rendue. Que diroit ma pauvre mère, si je ne rentrois pas de la journée, si elle apprenoit que l'on m'a mise en prison? elle est capable d'en mourir.

HUBERT.

Le grand malheur ! la paroisse en seroit débarrassée.

ÉMILIE, *se met à pleurer.*

Ah ! si vous saviez quelle bonne mère c'est ! combien nous sommes pauvres ! vous auriez pitié de nous.

HUBERT.

Je ne suis pas ici pour avoir pitié des gens ; j'y suis pour les arrêter lorsqu'ils entrent sur les terres de monseigneur, et pour les fourrer en prison.

ÉMILIE.

Mais lorsqu'on n'a rien fait, lorsqu'on est innocent comme moi?

HUBERT.

Oui, parle-moi de ton innocence ! Venir nous voler une pleine corbeille d'épis, et me faire ensuite mille menteries ! Allons, qu'on me suive.

ÉMILIE, *tombant auprès d'une gerbe.*

Ah ! mon cher monsieur ! ayez pitié de moi. Prenez, si vous voulez, ma corbeille : hélas ! ma petite provision ne vous rendra guère plus riche ; mais laissez-moi aller, je vous en prie. Si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour ma pauvre mère : je suis toute sa consolation, tout son secours.

HUBERT.

Si je te laisse aller, ce n'est pas pour ta mère, au moins, je t'en avertis ; je voudrois la voir à cent lieues : c'est pour toi seule, parce que tes pleurnicheries m'ont un peu remué le cœur. Mais n'attends pas que ta corbeille te suive : je la confisque pour la justice. Et puis, c'est vendredi jour d'audience ; M. le Bailli prononcera une bonne amende : si on ne la paie pas, en prison, et chassée du village. (*Il charge la corbeille sur son épaule. Emilie pleure à chaudes larmes, et se jette à ses genoux.*) Allons, ne m'étourdis

plus, ou tu verras ce qu'on y gagne. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Mais voyez donc, si on n'étoit pas toujours à les épier, si petits qu'ils soient, ils nous enleveroient, je crois, jusqu'à la terre de nos champs.

SCÈNE III.

ÉMILIE, *seule.*

(*Elle s'assied à terre, et appuie sa tête sur une gerbe. Elle pleure quelques momens en silence; enfin, elle se lève et regarde autour d'elle.*)

Ah! il s'en est allé, ce méchant homme! Il m'emporte toute ma joie : je perds tout; mes épis, ma jolie corbeille. Et qui sait encore ce qui nous arrivera à ma mère et à moi? (*Après une petite pause.*) Que ces petits oiseaux sont heureux! il leur est au moins permis de venir prendre quelques grains pour leur repas; et moi.... Mais qui sait si un méchant homme comme celui-ci n'est

pas à les guetter pour les tuer avec son fusil? Je vais les faire envoler, et je m'en irai; car peut-être me puniroit-on encore d'avoir reposé ma tête sur cette gerbe.... Mais qui sont ces deux enfans qui s'avancent?

SCÈNE IV.

MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE, *essuyant ses larmes.*

MARCELLIN.

Ah! ah! c'est donc toi, petite fille, que le garde-chasse vient de prendre à voler les épis de nos gerbes? (*Les sanglots empêchent Emilie de répondre.*)

HENRIETTE, *la regardant avec attention, et tirant à part son frère.*

Elle a l'air d'une bonne petite fille, Marcellin. Elle pleure; ne l'afflige pas davantage par tes reproches. Le peu d'épis qu'elle a ramassés ne vaut pas la peine.... (*Elle va à elle.*) Ma pauvre enfant, qu'as-tu donc à pleurer?

ÉMILIE.

C'est de voir que l'on m'accuse sans sujet, et que vous me croyez peut-être coupable.

MARCELLIN.

Tu ne l'es donc pas ?

ÉMILIE.

Non, vous pouvez m'en croire. J'étois allée glaner dans le champ là-bas. Un vieux moissonneur a eu pitié de ma peine, et m'a rempli ma corbeille d'épis. Je viens ici en ramasser quelques autres que je vois éparpillés çà et là. Votre méchant garde-chasse me trouve auprès de cette gerbe, et m'accuse de voler. Il me prend ma corbeille; et il m'auroit mise en prison, si, par mes prières et par mes larmes pour ma mère, je n'avois tant fait qu'il m'a laissée aller.

HENRIETTE.

Ah ! j'aurois bien voulu voir qu'il t'arrêtât ! Nous avons un bon papa, qui ne souffre pas qu'on fasse de mal aux pauvres, et qui t'auroit fait bien vîte relâcher.

MARCELLIN.

Oui, et qui te fera bientôt rendre ta corbeille, je t'en réponds.

ÉMILIE, *avec joie.*

Oh ! le croyez-vous, mon cher petit monsieur ?

HENRIETTE.

Marcellin et moi nous allons tant le prier.... Sois tranquille. Il n'est jamais si content de nous, que lorsque nous lui parlons en faveur des pauvres gens ; et nous pourrions même te faire rendre ta corbeille sans lui en parler.

ÉMILIE.

Ah ! que vous êtes heureuse, ma jolie petite demoiselle, de n'avoir besoin du secours de personne, et de pouvoir même secourir les autres !

MARCELLIN.

Tu es donc bien pauvre, ma chère enfant ?

ÉMILIE.

Il faut bien l'être pour venir ramasser ici son pain avec tant de douleur.

HENRIETTE.

Quoi ! c'est pour du pain que tu viens chercher des épis ? je croyois, moi, que c'étoit pour faire cuire les grains sur une pelle bien rouge ; et les manger ensuite, comme nous le faisons quelquefois, mon frère et moi, quand personne ne nous regarde.

ÉMILIE.

Eh ! mon Dieu, non ! ma mère et moi nous voulions battre ces épis, et en donner les grains au meûnier, pour avoir de la farine et en faire du pain.

HENRIETTE.

Mais, ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand'chose ; et cela ne vous durera pas long-temps.

ÉMILIE.

Eh ! quand nous n'en aurions que pour un jour ou deux ! c'est encore un ou deux jours de plus que ma mère et moi nous aurions à vivre.

MARCELLIN.

Eh bien ! pour que tu aies encore un autre jour d'assuré, je vais te donner

une

une pièce de douze sols, que j'ai gardée la dernière, parce qu'elle est toute neuve.

ÉMILIE.

Ah! mon cher petit monsieur, tant d'argent! Non, non, je n'ose le prendre.

HENRIETTE, *en souriant.*

Tant d'argent! Prends, prends toujours. Si j'avois ma bourse sur moi, je t'en donnerois bien davantage. Mais je te le garde, et tu n'y perdras rien.

MARCELLIN, *lui présentant encore la pièce.* (*Emilie rougit, reçoit la pièce, et lui serre la main sans lui répondre.*)

Ce n'est pas assez. Je vais courir à toutes jambes après notre garde-chasse; et il faudra bien qu'il me rende la corbeille, ou autrement....

ÉMILIE.

Ah! ne vous donnez pas cette peine. Vous me promettez de me secourir; c'est assez pour moi.

HENRIETTE.

Dis-moi, où loges-tu?

ÉMILIE.

Ici dans le village.

MARCELLIN.

Nous ne t'avions pas encore vue; et, cependant nous venons ici tous les ans avec notre papa au temps de la moisson.

ÉMILIE.

Nous n'y sommes que depuis huit jours. C'est chez une bonne vieille qui s'appelle Marguerite, et qui a montré bien de l'amitié à ma mère, oh! une bien grande amitié.

HENRIETTE.

Quoi! la vieille Marguerite?

MARCELLIN.

Nous la connoissons. C'est la veuve d'un pauvre tisserand qui n'avoit pas d'ouvrage. Mon papa l'a fait venir quelquefois pour ratisser le jardin.

HENRIETTE.

Veux-tu me conduire chez ta mère?

ÉMILIE.

Ce seroit pour elle trop d'honneur.

Une noble demoiselle comme vous....

HENRIETTE.

Va, va, notre papa ne veut point que nous nous croyions plus nobles que les autres; et si tu n'as pas d'autres raisons....

ÉMILIE.

Non, au contraire, vous pourrez m'aider à la consoler de la perte de ma corbeille et de mes épis. Et puis, ce méchant homme qui nous a encore menacées....

MARCELLIN.

Ne crains rien de ses menaces. Tandis que ma sœur ira avec toi chez ta mère, je vais courir après lui; et sûrement.... Reviendras-tu ici?

ÉMILIE.

Si vous me l'ordonnez, mon cher petit monsieur.

MARCELLIN.

Ta corbeille y sera avant que tu sois de retour.

ÉMILIE.

Peut-être que je vous amenerai ma

mère pour vous faire ses remercîmens.

HENRIETTE.

Allons, allons, courons la trouver. (*Elle prend Emilie par la main, et sort avec elle.*)

SCÈNE V.

MARCELLIN, *seul.*

Que nous sommes heureux, ma sœur et moi, de n'être pas obligés, comme cette pauvre enfant, d'aller ramasser de tous côtés des épis pour vivre! En vérité, cette petite parle comme si elle étoit née quelque chose : elle n'a point l'air mal-propre et déguenillé de nos filles de paysans. Oh! j'obtiendrai sûrement de mon papa.... Mais le voici qui vient avec Hubert. Bon! la corbeille est aussi de la compagnie.

SCÈNE VI.

MARCELLIN, M. DE BEAUVAL, HUBERT.

MARCELLIN, *en courant à son père.*

Ah ! que je suis aise, mon cher papa, de vous rencontrer ! (*A Hubert.*) Rends-moi cette corbeille.

HUBERT.

Doucement, doucement, monsieur : vous allez m'arracher le cou.

M. DE BEAUVAL.

Que veux-tu faire de cette corbeille, Marcellin ?

MARCELLIN.

Elle appartient à une pauvre petite fille, à qui ce vilain Hubert l'a prise, avec les épis qu'on lui avoit donnés. Vous saurez tout, mon papa.

HUBERT.

Oh ! oh ! on est donc vilain pour faire son devoir, et pour ne pas aider les

voleurs à faire leur coup ? Pourquoi donc monseigneur me donne-t-il des gages ?

M. DE BEAUVAL.

Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Hubert ; c'est pour empêcher les vagabonds de courir sur mes terres et d'incommoder mes vassaux ; mais non pour arrêter et traîner en prison les pauvres, et encore moins d'honnêtes nécessiteux, qui cherchent à se nourrir d'une miette de mon superflu, et de quelques épis échappés à une riche moisson.

HUBERT.

Premièrement, je ne les empêche point de glaner tant qu'ils veulent, lorsque la moisson est hors du champ ; mais tant qu'il y reste une gerbe....

MARCELLIN, *ironiquement.*

Que ne dis-tu aussi lorsque les champs sont en friche ou couverts de neige ? Il y a grand'chose à ramasser, n'est-ce pas, lorsque la moisson est rentrée ?

HUBERT.

Vous n'entendez rien du tout à cela,

monsieur. — Secondement, qui peut nous répondre que ce ne sont pas des voleurs ?

MARCELLIN.

Des voleurs, grand Dieu ! des voleurs ! La petite fille m'a dit qu'elle n'avoit pris ici aucun épi, et que c'étoit un vieux moissonneur du champ voisin qui lui avoit rempli sa corbeille.

HUBERT.

Bon ! elle vous l'a dit. Comme s'il y avoit un mot de vérité dans ce que ces gens-là vous disent ! Je l'ai surprise ici sur une gerbe.

M. DE BEAUVAL.

Qui détachoit des épis ?

HUBERT.

Je ne dis pas tout-à-fait cela. Mais sais-je moi ce qu'elle avoit fait avant mon arrivée ? Et puis, n'est-ce pas un mensonge que cette histoire d'un vieux moissonneur qui lui remplit sa corbeille ? Oh ! je reconnois bien là nos paysans : ce sont des messieurs si charitables !

MARCELLIN.

Et moi je soutiens que ces épis lui ont été donnés, car elle me l'a dit; et une si bonne petite fille ne sauroit mentir.

HUBERT.

Et vous, n'avez-vous jamais menti, monsieur? Cependant nous vous regardons comme un brave gentilhomme.

MARCELLIN.

Entendez-vous, mon papa, comme ce vilain Hubert me traite? (*A Hubert, en colère.*) Non, si je mentois, je serois un méchant garçon; mais je ne mens pas, ni la bonne petite fille non plus. Et c'est vous qui êtes un....

M. DE BEAUVAL.

Doucement, Marcellin; je suis content jusque-là de ta défense. On doit croire tous les hommes honnêtes gens jusqu'à ce que l'on soit bien convaincu du contraire: mais l'on ne doit pas s'emporter contre ceux qui sont d'une opinion différente; et il faut chercher à

les ramener avec douceur à des pensées plus consolantes et plus vraies.

HUBERT.

Non, non, monseigneur; il vaut mieux croire tous les hommes méchans, jusqu'à ce que l'on voie, à n'en pouvoir douter, qu'ils sont honnêtes : c'est beaucoup plus sage. Lorsque je rencontre un bœuf sur ma route, je suppose toujours qu'il a la corne mauvaise, et je me tire de son chemin. Il peut se faire qu'il ne soit pas méchant; mais je ne cours aucun risque à prendre mes précautions. Le plus sûr est toujours le meilleur.

M. DE BEAUVAL.

Si tous les hommes avoient ta façon de penser, Hubert, avec qui pourrions-nous vivre? Et qu'en seroit-il résulté entre toi et moi, si, au lieu de te donner un service honnête dans ma terre, pour procurer du pain à un vieux soldat réformé, je t'avois livré à ma justice comme un vagabond, qui n'avoit ni certificat ni passe-port?

HUBERT.

Oui, cela est vrai; mais il est vrai aussi que je suis un honnête homme.

M. DE BEAUVAL.

Je ne te garde auprès de moi que parce que j'en suis persuadé; mais je ne pouvois le croire d'abord que sur ta parole et sur ta physionomie.

MARCELLIN.

Oh! mon cher papa! si vous vous en rapportez à la parole et à la physionomie, vous en croirez bien plus ma petite fille qu'Hubert.

HUBERT.

Oui-dà, monsieur, regardez-moi en face. Votre papa sera certainement bien content de la physionomie de votre petite fille, si elle lui revient autant que la mienne.

MARCELLIN.

Vraiment oui, il te sied bien avec ta figure d'ours....

M. DE BEAUVAL.

Fi donc, Marcellin! — Hubert, connois-tu la petite fille?

HUBERT.

Oui, je la connois, et je ne la connois pas. Je sais qu'elle est ici depuis dix ou douze jours avec sa mère; mais comment et pourquoi elles y sont venues, il n'y a que monsieur le bailli qui puisse vous en instruire. Vous le dirai-je, monseigneur? C'est bien mal fait à lui de recevoir cette espèce de gens dans la paroisse, pour y être nourris aux dépens de la communauté.

MARCELLIN.

Eh bien! c'est moi qui les nourrirai; oui, moi.

HUBERT.

Vous avez donc quelque chose à vous, monsieur?

MARCELLIN.

Si je n'ai rien, mon papa en a assez.

HUBERT.

En attendant, toute la communauté murmure. Mais lorsqu'on graisse la patte aux gens en place (*Il compte dans sa main*); car j'imagine que monsieur le bailli....

MARCELLIN.

Ne voilà-t-il pas qu'il dit aussi des injures à monsieur le bailli ? Je le lui dirai, va.

M. DE BEAUVAL.

Doucement, mon fils. Je vois, *Hubert*, qu'il est impossible de guérir ton esprit soupçonneux ; mais je conçois des soupçons à mon tour. Tu juges que cette petite fille a rempli ici sa corbeille, parce que tu l'as trouvée dans mon champ auprès d'une gerbe ? tu juges que monsieur le bailli s'est laissé corrompre pour de l'argent, parce qu'il a reçu une pauvre famille dans le village. Eh bien ! je juge aussi que tu n'as retenu la corbeille de la petite fille, que parce qu'elle n'a pas eu de l'argent ou quelques prises de tabac à te donner, et qu'à ce prix tu l'aurois volontiers relâchée.

HUBERT.

Quoi, monseigneur ! vous pourriez croire ?....

M. DE BEAUVAL.

M. DE BEAUVAL.

Pourquoi ne veux-tu pas que je pense sur ton compte ce que tu te permets de penser sur le compte des autres ?

HUBERT.

Tenez, monseigneur, il vaut mieux que je me taise. Et quand je verrois ces mendians charger sur leurs épaules vos champs, vos bois et vos prairies.... Faut-il porter la corbeille chez monsieur le bailli ?

MARCELLIN.

Oh! non, non, mon cher papa; je vous en supplie.

M. DE BEAUVAL.

Hubert, vous la rapporterez chez la pauvre femme, et vous ferez vos excuses à la petite fille.

HUBERT.

Des excuses, monseigneur, des excuses! y pensez-vous? Moi lui aller faire des excuses; et pourquoi?

MARCELLIN.

Pourquoi? pour l'avoir affligée sans

sujet, et pour lui avoir fait l'affront de l'accuser d'une bassesse.

HUBERT.

Si elles n'ont pas d'autres excuses, ni d'autre corbeille....

M. DE BEAUVAL.

Hubert, si j'avois commis une injustice envers vous, je ne balancerois pas à la réparer. Et pour vous en convaincre, j'irai moi-même, je rapporterai la corbeille, et je ferai des excuses en votre nom.

HUBERT.

Chargez-vous-en plutôt, monsieur Marcellin.

MARCELLIN.

Oh! de tout mon cœur. Mon cher papa, la petite fille doit revenir à l'instant avec Henriette, qui est allée consoler sa mère : il faut l'attendre.

HUBERT.

En ce cas là, je n'ai plus rien à faire ici. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Je vois que nous allons avoir tant de mendians dans ce village, qu'il nous faudra bientôt mendier nous-mêmes.

SCÈNE VII.

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN.

MARCELLIN.

Mon papa, entendez-vous ce qu'il dit?

M. DE BEAUVAL.

Oui, mon fils; et je lui pardonne volontiers son humeur.

MARCELLIN.

Mais comment pouvez-vous garder ce méchant homme?

M. DE BEAUVAL.

Il n'est pas méchant, mon ami. C'est un zèle outré pour nos intérêts qui l'égare. Il m'est très-attaché, et il remplit exactement ses devoirs.

MARCELLIN.

Mais s'il est injuste?

M. DE BEAUVAL.

Tu viens d'entendre qu'il ne croit pas l'être. Son unique défaut est de suivre trop littéralement ce qui lui a

été prescrit, et de n'avoir pas assez d'intelligence pour faire de justes distinctions entre les personnes et les circonstances.

MARCELLIN.

Expliquez-moi cela, mon papa, je vous prie.

M. DE BEAUVAL.

Très-volontiers, mon ami. En l'installant dans sa place, je lui ai ordonné d'écarter de ma terre les vagabonds, et d'amener devant le juge ceux qu'il y surprendroit. Cet ordre ne pouvoit regarder que ces malheureux qui se nourrissent de vols et de brigandages, et qui viendroient piller ou assassiner mes vassaux.

MARCELLIN.

Ah ! je comprends. Et lui, il regarde comme des scélérats ceux qui n'ont pour subsister que les secours des autres ; et il ne s'informe point si c'est la vieillesse, des maladies, ou des malheurs inévitables qui les ont réduits à cet état.

M. DE BEAUVAL.

Très-bien, mon fils; car les circonstances changent bien la nature des choses. Par exemple, tu as mis trop peu de réflexion dans la querelle que tu as eue avec lui. Sais-tu si la mère de cette petite fille n'est pas une personne vicieuse; si la petite fille elle-même ne t'a pas fait un mensonge, et n'a pas effectivement dérobé ses épis à mes gerbes?

MARCELLIN.

Non, mon cher papa; c'est impossible.

M. DE BEAUVAL.

Pourquoi cela seroit-il impossible? As-tu pris des éclaircissemens? sais-tu qui elle est, quelle est sa mère, et dans quel dessein elles sont venues ici?

MARCELLIN.

Ah! si vous l'aviez seulement vue! si vous l'aviez seulement entendue! son langage, sa figure, ses larmes!... Elle est si pauvre, qu'elle a besoin d'une poignée d'épis pour se procurer du pain.

A-t-on besoin d'en savoir davantage? Dois-je laisser mourir un pauvre de faim, parce que je ne sais pas encore s'il mérite mon assistance?

M. DE BEAUVAL.

Embrasse-moi, mon fils : conserve toujours ces généreuses dispositions envers les pauvres; et Dieu te bénira comme il m'a béni moi-même pour de pareils sentimens, en les faisant naître dans ton jeune cœur. La clémence est toujours préférable à la sévérité. L'insensibilité ne peut conduire qu'à l'injustice; et si celui qui sollicite notre pitié ne la mérite pas, c'est sa faute, et non pas la nôtre.

MARCELLIN.

Mais, mon cher papa, il n'est guère prudent de confier à des personnes comme Hubert un emploi où l'on peut commettre des injustices.

M. DE BEAUVAL.

Tu aurois raison, mon fils, si je lui avois laissé le pouvoir de condamner

ou d'absoudre lui-même. Il ne peut, tout au plus, commettre qu'une injustice passagère, à laquelle il est facile de remédier ; et cet inconvénient est inévitable. Pour juger les choses suivant les principes de l'équité, j'ai dans mon bailli un homme plein de lumières, de droiture et de noblesse dans les sentimens. Il m'a rendu un témoignage favorable de la petite fille et de sa mère, lorsqu'il les a reçues dans le village; et il m'a appris qu'elles demeurent chez la vieille Margueritte, qui est une très-hennête femme.

MARCELLIN.

Mais si Hubert avoit battu la petite fille, comme il l'en a menacée ?

M. DE BEAUVAL.

Il ne se seroit jamais porté à cet excès. Je lui ai défendu, sous peine de perdre son emploi, de frapper qui que ce soit, même les personnes qu'il prendroit en faute ; et il suit à la rigueur, les ordres que je lui donne.

MARCELLIN.

Ah ! mon cher papa, voici ma sœur qui revient avec la petite fille.

SCÈNE VIII.

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE.

MARCELLIN, *courant avec la corbeille vers Emilie.*

TIENS, mon enfant, voilà ta corbeille ; il n'y manque pas un seul épi.

ÉMILIE.

O ma chère corbeille ! Que je vous ai d'obligations, mon petit monsieur ! (*Elle apperçoit M. de Beauval.*) Qui est ce monsieur-là ?

HENRIETTE, *courant vers son père, et lui sautant au col.*

C'est notre bon papa.

MARCELLIN, *à Emilie.*

Oh ! c'est un bon père, je t'assure ! Tu n'as rien à craindre. Viens, je veux

te présenter à lui. (*En s'avançant.*) Il a bien rabroué le vieux Hubert, pour t'avoir maltraitée.

ÉMILIE, *s'avance timidement vers M. de Beauval, et lui baise la main.*

Monsieur, me pardonnerez-vous cette liberté ? . . . . Oh ! que vous avez de braves enfans !

M. DE BEAUVAL.

Marcellin a raison ; en la voyant on ne peut douter de son innocence. Cet air décent, ce langage, n'annoncent pas une éducation commune.

ÉMILIE, *bas à Marcellin et à Henriette.*

Est-ce que j'aurois fâché votre papa ? il parle tout seul.

M. DE BEAUVAL, *qui l'a entendue.*

Non, ma chère fille. Si mes enfans en ont bien agi envers toi, ils n'ont rien fait que tu ne paroisses mériter.

HENRIETTE.

Et qu'elle ne mérite aussi, mon papa. Ah ! si vous aviez vu sa mère !

M. DE BEAUVAL.

Qui est ta mère, mon enfant? qui vous a engagés à venir dans ma terre, et quelles ressources avez-vous pour vivre?

ÉMILIE.

Nous vivons..., ah! grand Dieu! je ne sais pas de quoi; nous vivons de peu ou de rien. Nous passons le jour, et quelquefois la nuit, à coudre et à filer pour avoir du pain. La vieille Marguerite donne le couvert à ma mère: elles m'ont envoyée aujourd'hui aux champs pour glaner. Hélas! mon apprentissage ne m'a pas trop bien réussi.

MARCELLIN, *bas à Emilie.*

Pas si mal que tu penses. Ma sœur et moi, nous voulons obtenir de mon papa qu'il te fasse donner des épis sans glaner.

M. DE BEAUVAL.

Mais où demeuriez-vous auparavant?

ÉMILIE.

Dans le village de Nanterre, qui est à quelques lieues d'ici. La vie y étoit

trop chère : la vieille Marguerite engagea ma mère à venir chez elle, et lui offrit un logement pour rien.

M. DE BEAUVAL, *à part.*

Si des gens aussi pauvres exercent la bienfaisance, quels devoirs nous avons à remplir ! (*A Emilie.*) Ton père vit-il encore ? quel est son état ?

MARCELLIN.

Je gagerois bien que ce n'est pas un paysan.

HENRIETTE.

Je le parierois aussi, sur-tout depuis que j'ai vu sa mère.

ÉMILIE, *embarrassée.*

Mon père ?... Je n'en ai plus. Je ne l'ai même jamais vu. Il étoit mort quand je suis née. Ah ! s'il vivoit encore !

M. DE BEAUVAL.

Et tu ne sais pas qui il étoit ? comment il s'appeloit ?

ÉMILIE.

Ma mère vous en instruira mieux que moi.

M. DE BEAUVAL.

Ne pourrois-je pas lui parler ?

HENRIETTE.

Oh ! oui, mon papa. Elle va venir elle-même ; elle ne m'a demandé qu'un moment pour s'arranger un peu.

M. DE BEAUVAL.

Et qui t'a élevée ?

ÉMILIE.

Elle seule, monsieur. Elle m'a appris à lire et à écrire. Elle m'instruit dans ma religion, et me donne quelques leçons de dessin.

M. DE BEAUVAL.

De dessin ? je n'en doute plus ; c'est un rejeton de quelque famille distinguée, que des malheurs ont réduite à l'indigence.

HENRIETTE.

Ah ! la voici qui vient.

MARCELLIN.

Est-ce elle ?

M. DE BEAUVAL, *à part.*

Je brûle d'éclaircir ce mystère. Cet enfant

enfant me rappelle des traits connus, mais que je ne sais encore démêler.

SCÈNE IX.

M. DE BEAUVAL, Mme. DE JOINVILLE, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE.

ÉMILIE, *courant au-devant de sa mère, qui paroît embarrassée, en voyant M. de Beauval.*

Venez, maman, ne craignez rien. C'est le père de ces deux aimables enfans qui nous montrent tant d'amitié; et il est bon, aussi bon que ses enfans. (*Madame de Joinville s'avance timidement. Henriette lui prend la main avec vivacité, et l'entraîne vers son père.*)

HENRIETTE.

Oh! notre bon papa est instruit de tout.

Mme. DE JOINVILLE.

J'ose me flatter, monsieur, que vous n'avez pas soupçonné mon Emilie.....

M. DE BEAUVAL.

On n'a besoin, madame, que de vous voir, vous et votre fille, pour prendre de vous l'opinion la plus avantageuse.

MARCELLIN.

Elle s'appelle Emilie? Oh! mon papa! on voit bien qu'elle n'étoit pas née pour glaner.

Mme. DE JOINVILLE.

La nécessité impose quelquefois des lois cruelles; et pourvu qu'on ne fasse rien de déshonorant....

M. DE BEAUVAL.

On ne doit point rougir de la pauvreté: elle peut s'allier avec toutes les vertus. Mais oserois-je vous demander, madame, qui vous êtes?

HENRIETTE.

Elle s'appelle madame Laborie.

Mme. DE JOINVILLE.

Je ne crois pas, monsieur, devoir vous déguiser mon vrai nom. Je me vois même dans la nécessité de vous le découvrir, pour me justifier dans

votre esprit, de l'état dans lequel vous me voyez descendre. Cependant je voudrois (*Elle regarde les enfans.*) vous faire cet aveu sans témoins. Ce n'est pas que je rougisse de mon abaissement. Mais si mon nom étoit connu, je craindrois de trouver parmi les gens du peuple des ames peu généreuses, qui se feroient peut-être un plaisir de m'humilier, parce qu'il nous arrive souvent de ne pas agir plus noblement à leur égard, lorsque nous sommes dans la prospérité.

MARCELLIN.

Eh bien ! je n'écouterai point.

HENRIETTE.

Et moi, je n'en dirai pas un mot, je vous assure ; et qui que vous soyez, Emilie sera toujours ma bonne amie.

M. DE BEAUVAL.

Croyez, madame, que je ne vous aurois pas demandé ces particularités sans un intérêt pressant, et si je n'étois dans la résolution de réparer les injustices du sort.

Mme. DE JOINVILLE.

Je suis née d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. J'ai passé ma jeunesse à Paris, auprès d'une dame de condition, en qualité de demoiselle de compagnie. Il y a huit ans que je fis connoissance avec M. de Joinville, lieutenant-colonel de cavalerie, qui étoit venu passer quelques mois dans la capitale.

M. DE BEAUVAL, *avec transport.*

Joinville ! Joinville !

Mme. DE JOINVILLE.

Il prit de l'inclination pour moi : ses vertus m'avoient prévenue en sa faveur : je lui donnai ma main ; et quelques jours après notre mariage, nous nous retirâmes dans une terre qu'il possédoit en Provence.

M. DE BEAUVAL.

Oh ! c'est lui, c'est lui ! Je retrouve tous ses traits sur la figure de cet enfant.

Mme. DE JOINVILLE.

Que dites-vous, monsieur ?

M. DE BEAUVAL.

Poursuivez, madame, je vous en conjure.

Mme. DE JOINVILLE.

J'abrégerai autant qui sera possible. Nous commencions à goûter, dans une paisible retraite, les douceurs de la plus tendre union. Mais, hélas ! les fatigues de la guerre avoient altéré la santé de mon époux ; et une maladie cruelle termina sa vie en peu de jours. (*Elle laisse couler des larmes.*)

HENRIETTE, *à Emilie.*

Pauvre enfant ! Tu as été orpheline bien jeune.

ÉMILIE.

Hélas ! même avant d'être née.

Mme. DE JOINVILLE.

Il me laissa enceinte de cet enfant que vous voyez. Je lui donnai la naissance dans la douleur. Aussi-tôt que les frères de mon mari, gens durs et intéressés, virent qu'il n'y avoit point d'héritier mâle, ils se mirent en possession de ses fiefs : et comme nous

avions de jour en jour différé de faire revêtir nos articles de mariage de toutes les formalités essentielles, je fus obligée de me contenter de ce qu'ils voulurent bien me laisser pour ma fille et pour moi.

M. DE BEAUVAL.

Leur indigne avarice me fait juger que la somme fut modique, et ne put vous suffire long-temps.

Mme. DE JOINVILLE.

Elle me servit à vivre encore quelques années en Provence, dans l'attente d'un léger douaire que je me flattois d'obtenir. Enfin lorsque je vis mes espérances déçues, je pris la résolution de retourner à Paris, auprès de mon ancienne bienfaitrice. J'appris à mon arrivée que cette dame venoit de mourir. Je n'eus, pour lors, d'autres ressources que de vendre ce qui me restoit de mes bijoux et de mes habits, et de subsister du travail de mes mains. Je me retirai à Nanterre, pour y vivre inconnue. Il y a quelque

temps que j'y rencontrai par hasard, une femme que j'avois connue autrefois, et qui demeure dans ce village.

HENRIETTE.

Mon papa, c'est là vieille Marguerite.

Mme. DE JOINVILLE.

Elle avoit servi chez la dame dont je vous ai parlé. Je lui avois donné, dans une cruelle maladie, des soins qui me valurent son attachement. Je lui exposai ma situation : elle me proposa de venir demeurer ici, où je pourrois vivre dans une obscurité plus profonde. C'est à elle que je dois l'hospitalité : et comme elle n'a personne pour lui fermer les yeux, elle m'a fait entendre que j'hériterois à sa mort de sa petite chaumière. Vous voyez....

M. DE BEAUVAL.

C'en est assez, madame. Cette généreuse femme ne me surpassera point en reconnoissance. J'ai une joie inexprimable de pouvoir enfin acquitter une

dette que j'ai contractée envers votre digne époux.

Mme. DE JOINVILLE.

Comment, monsieur, est-ce que vous l'auriez connu?

MARCELLIN.

Le père de cette bonne Emilie?

HENRIETTE.

O ma chère Emilie! je vois que nous allons te garder avec nous. Mais quoi! tu pleures?

ÉMILIE.

Ne me plaignez pas, je ne pleure que de plaisir.

M. DE BEAUVAL.

C'est à lui que je dois la vie: quel bonheur pour moi de pouvoir reconnoître ce bienfait envers son épouse et son enfant! J'ai servi sous lui pendant la dernière guerre d'Allemagne. Dans une affaire malheureuse, où j'étois épuisé de fatigue, un cavalier ennemi avoit le sabre levé sur ma tête. C'en étoit fait de moi, si mon digne lieu-

tenant-colonel ne m'eût sauvé en se précipitant sur lui.

Mme. DE JOINVILLE.

Je le reconnois bien à ces traits; il étoit aussi bravo que généreux.

M. DE BEAUVAL.

Quelques jours après, je fus commandé en détachement pour une expédition périlleuse. Nous fûmes enveloppés, et forcés de nous rendre après une longue résistance. Mes équipages avoient été pillés : j'étois dénué d'habits et d'argent. M. de Joinville fut instruit de mon sort, et me fit recommander au général ennemi. J'obtins, graces à lui, tous les secours dont j'avois besoin dans le traitement d'une blessure profonde que j'avois reçue. Je fus plus de deux ans à me rétablir; et lorsque je revins dans ma patrie, je n'eus que le temps de l'embrasser à mon passage, étant obligé de m'embarquer aussi-tôt pour les Indes. Un mariage avantageux que j'y ai fait, m'a ramené, il y a six ans, en France. Je

me disposois à voler dans ses bras, lorsque j'appris qu'il ne vivoit plus. Que j'étois loin de penser que son épouse et sa fille fussent dans la situation où j'ai la douleur de vous trouver !

Mme. DE JOINVILLE.

Grand Dieu ! grand Dieu ! par quelles voies miraculeuses m'as-tu conduite ici !

MARCELLIN.

Quoi ! ton père a sauvé la vie au nôtre ?

HENRIETTE.

Combien nous devons t'aimer !

M. DE BEAUVAL.

Viens, mon Emilie ; tu retrouveras en moi le père que tu as perdu. Mes enfans ont aussi besoin d'une seconde mère qui remplace celle qui leur a été enlevée. L'éducation que vous avez donnée à votre aimable fille (*Emilie s'avance vers lui, et lui baise la main*), me fait voir, madame, combien vous êtes digne de remplir un emploi si délicat. Je vais prendre toutes les précautions nécessaires pour que vous n'ayez

plus à craindre une seconde fois les coups imprévus de la fortune. (*A Emilie qui lui tient encore la main.*) Oui, ma chère fille, je ne mettrai plus de différence entre toi et mes enfans. Tu es la vivante image de ton généreux père, et tu es aussi digne de ma tendresse qu'il l'étoit de ma reconnoissance.

Mme. DE JOINVILLE, *saisissant avec transport la main de M. de Beauval.*

Comment pourrois-je répondre à tant de bienfaits, monsieur ? je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens.

HENRIETTE, *l'embrassant.*

O ma nouvelle maman ! vous serez donc toujours auprès de nous avec Emilie ? vous verrez comme nous serons empressés à vous obéir.

MARCELLIN.

Oui, Emilie sera ma seconde sœur. Elle n'ira certainement plus glaner. Ah ! méchant Hubert, comme je vais me moquer de toi !

Mme. DE JOINVILLE.

Mon cher petit troupeau ! de quelle joie vons remplissez mon ame ! au lieu d'un enfant, j'en ai donc trois. Non, aucune mère ne m'égalera pour les soins et pour la tendresse. (*A M. de Beauval.*) Permettez-vous, monsieur, que j'aille apprendre cette heureuse nouvelle à ma bonne Marguerite. Je crains qu'elle n'en meure de plaisir.

M. DE BEAUVAL.

Rien de plus juste, madame; et moi je vais faire préparer votre appartement au château.

HENRIETTE.

Mon papa, me permettez-vous de suivre Emilie et ma nouvelle maman ?

MARCELLIN.

Et moi aussi, je voudrois bien aller avec elles.

M. DE BEAUVAL

Je le veux bien, mes enfans. Vous ramenerez ensuite au château madame de Joinville et sa fille; sans oublier la bonne

bonne Marguerite, que j'invite aussi à venir dîner avec nous.

MARCELLIN, *à Emilie qui veut emporter la corbeille.*

Non, Emilie, cela n'est plus fait pour toi. La corbeille restera ici.

ÉMILIE.

Ah! monsieur, pour rien au monde je ne donnerois cette corbeille. Je lui dois mon bonheur, le bonheur de ma mère, celui de vous avoir connu, notre vie et notre bien-être. Non, ma chère petite corbeille, je ne rougirai jamais de toi. (*Elle la relève, et s'en charge avec beaucoup de peine.*)

HENRIETTE.

Du moins, ôtes-en les épis; elle sera plus légère.

ÉMILIE.

Non, non. Ces épis sont à moi; car le bon vieillard me les a bien donnés, quoiqu'en ait pu dire Hubert. Je veux en faire présent à notre vieille Marguerite.

M. DE BEAUVAL.

Elle ne sera pas oubliée à la prochaine moisson ; et dès ce moment, elle a du pain assuré pour toute sa vie.

Mme. DE JOINVILLE.

Que le ciel vous récompense de votre générosité dans vos enfans.

LA VANITÉ PUNIE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE VALENCE.

Mme. DE VALENCE.

VALENTIN, *leur fils.*

M. DE RÉVEL, } *amis de M. de*
M. DE NANCÉ, } *Valence.*

MATHIEU, *petit paysan.*

MATHURIN, *jardinier.*

La scène est tour-à-tour dans un appartement du château, sur la terrasse du jardin, et dans une forêt contiguë.

LA VANITÉ PUNIE,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. et Mme. DE VALENCE.

M. DE VALENCE.

VOILA notre Valentin qui se promène dans l'allée avec un livre à la main. Je crains bien que ce ne soit par vanité plutôt que par un véritable desir de s'instruire, qu'il ait toujours l'air occupé de quelque lecture.

Mme. DE VALENCE.

D'où te viens cette pensée, mon ami?

M. DE VALENCE.

Ne remarques-tu pas qu'il jette la vue en dessous, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour voir si personne ne fait attention à lui?

Mme. DE VALENCE.

Cependant ses maîtres rendent un

témoignage très-flatteur de son application, et ils conviennent tous qu'il est fort avancé pour son âge.

M. DE VALENCE.

Cela est vrai. Mais si je ne me suis pas trompé dans mes soupçons, si les petites connoissances qu'il peut avoir acquises lui ont donné de la vanité, j'aimerois cent fois mieux qu'il ne sût rien et qu'il fût modeste.

Mme. DE VALENCE.

Quoi ! rien, mon ami ?

M. DE VALENCE.

Oui, ma femme. Un homme sans connoissances bien relevées, mais honnête, modeste et laborieux, est un membre de la société beaucoup plus digne de considération, qu'un savant à qui ses études ont tourné la tête et enflé le cœur.

Mme. DE VALENCE.

Je ne peux croire que mon fils soit encore dans ce cas.

M. DE VALENCE.

Que le ciel nous en préserve ! Mais

nous voici arrivés à la campagne : j'aurai plus d'occasion de l'observer moi-même ; et je suis résolu de profiter de la première qui se présentera, pour éclaircir mes conjectures. Je le vois qui s'avance vers nous. Laisse-moi un moment seul avec lui.

SCÈNE II.

M. DE VALENCE, VALENTIN.

VALENTIN, *à Mathieu qu'il repousse.*

NON, laissez-moi. Mon papa, c'est ce petit sot de paysan qui vient toujours m'interrompre dans ma lecture.

M. DE VALENCE.

Pourquoi traiter de petit sot cet honnête garçon ?

VALENTIN.

C'est qu'il ne sait rien.

M. DE VALENCE.

De ce que tu as appris, à la bonne heure : mais il sait aussi bien des choses

que tu ignores ; et vous pourriez vous instruire tous les deux, en vous communiquant vos connoissances.

VALENTIN.

Il peut apprendre beaucoup de moi ; mais que puis-je apprendre de lui ?

M. DE VALENCE.

Si tu dois posséder quelque jour une terre, crois-tu qu'il te soit inutile de prendre de bonne heure une idée des travaux de la campagne, d'apprendre à distinguer les arbres et les plantes, de connoître le temps des semences et des récoltes, d'étudier les merveilles de la végétation ? Mathieu possède déjà toutes ces connoissances, et ne demande qu'à les partager avec toi : elles te seront un jour de la plus grande utilité. Celles, au contraire, que tu pourrois lui communiquer, ne lui serviroient à rien. Ainsi tu vois que, dans ce commerce, tout l'avantage est de ton côté.

VALENTIN.

Mais, mon papa, me siéroit-il bien

d'apprendre quelque chose d'un petit paysan ?

M. DE VALENCE.

Pourquoi non, s'il est en état de t'instruire ? Je ne connois de véritable distinction entre les hommes, que celle des talens utiles et de l'honnêteté; et tu conviendras que sur ces deux points, il l'emporte également sur toi.

VALENTIN.

Comment donc ? sur l'honnêteté aussi?

M. DE VALENCE.

Elle consiste, dans tous les états, à remplir ses devoirs. Il remplit les siens envers toi, en te montrant de l'attachement et de la complaisance. Remplis-tu de même les tiens envers lui, en lui témoignant de la bienveillance et de la douceur ? Il paroît cependant les mériter. Il est actif et intelligent. Je lui crois de la bonté dans le caractère, de l'élévation dans le cœur, et de la finesse dans l'esprit. Tu devrois t'estimer fort heureux d'avoir un compagnon aussi aimable, et avec qui tu peux profiter

en t'amusant. Son père est mon frère de lait, et m'a toujours aimé avec tendresse. Je suis sûr que Mathieu n'en a pas moins pour toi. Tiens, le voilà qui rode sur la terrasse pour te chercher. Songe à le traiter avec affabilité. Il y a plus d'honneur et de probité dans sa chaumière que dans beaucoup de palais. Sa famille cultive nos terres de père en fils; et je serois bien aise que cette liaison se perpétuât entre nos enfans. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

VALENTIN, *seul.*

OUI, la belle liaison à former! Mon papa se moque, je crois. Ce petit paysan auroit quelque chose à m'apprendre? Oh! je vais si bien l'étonner de mon savoir, qu'il ne s'avisera pas de me parler du sien.

SCÈNE IV.

VALENTIN, MATHIEU.

MATHIEU.

Vous ne voulez donc pas mon petit bouquet, monsieur Valentin ?

VALENTIN.

Fi de ton bouquet ! il n'y a ni renoncule ni tulipe.

MATHIEU.

Il est vrai, ce ne sont que des fleurs des champs : mais elles sont jolies ; et je pensois que vous n'auriez pas été fâché de les connoître par leur nom.

VALENTIN.

C'est une chose bien intéressante à savoir que le nom de tes herbes. Tu peux les reporter où tu les as prises.

MATHIEU.

Si je l'avois su, je n'aurois pas pris tant de peine à les cueillir. Je ne voulois pas rentrer hier au soir, sans vous

apporter quelque chose; et comme je revenois un peu tard du travail, quoique j'eusse grande envie de souper, je m'arrêtai dans la prairie pour les ramasser au clair de la lune.

VALENTIN.

Tu me parles de la lune; sais-tu combien elle est grande?

MATHIEU.

Eh, morguienne! comme un fromage.

VALENTIN.

O l'ignorant petit rustre! (*Mathieu le regarde fixement avec de grands yeux, et demeure immobile. Valentin se promène devant lui d'un air important.*)

VALENTIN, *lui montrant son livre.*

Tiens, voilà Télémaque. As-tu lu cet ouvrage?

MATHIEU.

Il n'est pas dans notre catéchisme; et monsieur le curé ne m'en a jamais parlé.

VALENTIN.

VALENTIN.

Bon ! comme si c'étoit un livre de paysan !

MATHIEU.

Pourquoi voulez-vous donc que je le connoisse ? Oh ! laissez-moi le voir.

VALENTIN.

Ne t'avise pas d'y toucher, avec tes vilaines mains. (*Il lui en saisit une.*) Où as-tu donc pris ces gants de peau de buffle ?

MATHIEU.

Sous votre bon plaisir, ce sont mes mains, monsieur.

VALENTIN.

La peau en est si épaisse qu'on pourroit la tailler en semelles.

MATHIEU.

Ce n'est pas de paresse qu'elles se sont épaissies. Vous savez très-bien parler, à ce que je crois ; et cependant je ne voudrois pas me changer avec vous. Travailler bravement, et laisser les

autres en paix ; voilà ce que je sais faire, et ce que vous devriez apprendre. Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

VALENTIN, *seul.*

Je crois que ce petit drôle vouloit se moquer de moi. Mais voici la compagnie qui vient sur la terrasse. Je veux me donner devant elle un air de savant. (*Il s'assied, en affectant une grande attention à lire dans son livre.*)

SCÈNE VI.

M. et Mme. DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ VALENTIN, *assis sur un banc à l'écart.*

M. DE VALENCE.

La belle soirée ! Voudriez-vous, mes chers amis, monter sur cette colline pour voir le coucher du soleil ?

M. DE REVEL.

J'allois vous le proposer : ce moment doit être délicieux. Le ciel est de la sérénité la plus pure à l'occident.

M. DE NANCÉ.

J'aurai du regret de m'éloigner du rossignol. Madame, entendez-vous ses cadences harmonieuses ?

Mme. DE VALENCE.

J'étois dans la rêverie. Mon cœur se fondoit de plaisir.

M. DE REVEL.

Comment peut-on habiter les villes dans cette charmante saison ?

M. DE VALENCE.

Valentin, veux-tu monter avec nous sur la colline, pour voir le coucher du soleil ?

VALENTIN.

Non, mon papa, je vous remercie ; je lis ici quelque chose qui me fait plus de plaisir.

M. DE VALENCE.

Si tu dis vrai, je te plains ; et si tu ne le dis pas... Messieurs, il n'y a pas

un moment à perdre, pour y jouir de ce spectacle ravissant. (*Ils s'avancent ver la colline.*)

SCÈNE VII.

VALENTIN, *les voyant s'éloigner.*

Bon! les voilà bien loin; je n'ai plus besoin de me contraindre. (*Il met le livre dans sa poche*) Que vont penser ces messieurs de mon application? Je voudrois bien être un oiseau, et voler après eux, pour entendre les louanges qu'ils me donnent. (*Il se promène en baillant sur la terrasse, pendant un quart-d'heure.*) Je m'ennuie cependant à rester seul ici. Je puis faire mieux. Voilà le soleil couché, et j'entends la compagnie qui revient; je vais me glisser dans le bois, et m'y enfoncer de manière qu'on ait de la peine à me trouver. Maman enverra tous les domestiques me chercher avec des flambeaux. On ne parlera que de moi toute

la soirée, et on me comparerera avec ces grands philosophes qu'on a vu se perdre dans les forêts, égarés par leurs savantes rêveries. Mon aventure fera un beau bruit! Allons, allons. (*Il se jette dans le bois.*)

SCÈNE VIII.

M. et Mme. DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ.

M. DE REVEL.

Je n'ai jamais goûté de plaisir plus pur et plus touchant.

M. DE VALENCE.

Le mien a doublé de charme, en le partageant avec vous, mes chers amis.

M. DE NANCÉ.

Le rossignol n'a pas interrompu ses chansons : sa voix semble même avoir pris, dans le crépuscule, un accent plus voluptueux et plus tendre. Je suis fâché que madame de Valence ne pa-

roisse plus avoir autant de plaisir à l'écouter.

Mme. DE VALENCE.

C'est que je suis inquiète de mon fils ; je ne l'apperçois pas sur la terrasse. (*Elle l'appelle.*) Valentin ! Il ne répond pas. (*Elle apperçoit le jardinier, et l'appelle.*) Mathurin, as-tu vu mon fils ?

MATHURIN.

Oui, madame : il y a un petit quart-d'heure que je l'ai vu tourner vers la forêt.

Mme. DE VALENCE.

Vers la forêt ? S'il alloit s'y égarer ! Mon ami, cours après lui, et ramène-le-moi.

MATHURIN.

Oui, madame, j'y vais. (*Il s'éloigne.*)

Mme. DE VALENCE.

Monsieur de Valence, n'allez-vous pas avec lui ?

M. DE VALENCE.

Non, madame : je n'ai pas d'inquié-

tude, moi; Mathurin saura bien le trouver.

M. DE VALENCE.

Mais s'il alloit prendre un côté opposé! Je suis dans des transes!...

M. DE NANCÉ.

Tranquillisez-vous, madame: M. de Revel et moi, nous allons nous partager les deux côtés de la forêt, tandis que le jardinier prendra le milieu; nous ne pouvons manquer de le joindre.

Mme. DE VALENCE.

Ah, messieurs! je n'osois vous en prier; mais vous connoissez le cœur d'une mère.

M. DE VALENCE.

Ne vous donnèz pas cette peine, messieurs; vous me désobligeriez.

M. DE REVEL.

Vous ne trouverez pas mauvais, mon ami, que nous cédions aux instances de madame, plutôt qu'aux vôtres.

M. DE VALENCE.

Je ne puis vous dissimuler que c'est contre mon gré.

M. DE NANCÉ.

Nous recevrons vos reproches à notre retour. (*Ils marchent vers la forêt.*)

SCÈNE IX.

M. et Mme. DE VALENCE.

Mme. DE VALENCE.

COMMENT donc, mon ami? d'où te vient cette indifférence sur le sort de ton fils?

M. DE VALENCE.

Crois-tu, ma femme, que je l'aime moins que toi? C'est que je sais mieux l'aimer.

Mme. DE VALENCE.

Et si on ne le trouvoit pas?

M. DE VALENCE.

Je le voudrois.

Mme. DE VALENCE.

Qu'il passât la nuit dans une forêt ténébreuse? Que deviendroit ce pauvre enfant? Que deviendrois-je moi-même?

M. DE VALENCE.

Vous guéririez l'un et l'autre ; lui de sa vanité, et toi de ton fol aveuglement qui la nourrit.

Mme. DE VALENCE.

Que veux-tu dire, mon ami ?

M. DE VALENCE.

Je viens de me convaincre de ce que je ne faisois que conjecturer ce matin. Ce petit garçon a la tête pleine d'une vanité désordonnée. Toutes ses lectures ne sont que d'ostentation. Il ne s'est perdu que pour se faire chercher, et pour se donner un air de distractions savantes dans l'opinion de nos amis. Cette erreur de son ame me fait plus de peine, que si ses pas s'étoient réellement égarés. Il sera malheureux toute sa vie, s'il n'en guérit de bonne heure ; et il n'y a que de salutaires humiliations qui puissent le sauver.

Mme. DE VALENCE.

Mais considères-tu bien....

M. DE VALENCE.

Tout est considéré. Il a près de onze

SCÈNE X.

M. et Mme. DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ.

Nos recherches ont été inutiles ; mais si M. de Valence veut nous donner des flambeaux et des domestiques....

M. DE VALENCE.

Non, messieurs : vous avez *cédé* aux prières de ma femme ; vous écouterez les miennes à leur tour. Je suis père, et je sais mon devoir. Entrons dans le salon, et je vous rendrai compte de mes projets.

SCÈNE XI.

(*Au milieu de la forêt.*)

VALENTIN.

Qu'ai-je fait, malheureux ! Il est déjà nuit, et je ne sais de quel côté me tourner. (*Il crie* ;) Papa ! mon papa ! Personne

sonne ne répond. Pauvre enfant que je suis! Que vais-je devenir? (*Il pleure.*) O maman, où êtes-vous? Répondez donc encore à votre fils. O ciel! qui court à travers le bois? Si c'étoit un loup! Au secours! au secours!

SCÈNE XII.

VALENTIN, MATHIEU, *accourant au cri.*

MATHIEU.

Qui est là? qui est-ce qui crie de la sorte? Quoi! c'est vous, monsieur! Par quel hasard vous trouvez-vous ici à l'heure qu'il est?

VALENTIN.

O mon cher Mathieu! mon cher ami! je me suis égaré.

MATHIEU, *le regardant d'abord d'un air étonné, et poussant ensuite un éclat de rire.*

Y pensez-vous, monsieur? Moi, votre cher Mathieu? votre cher ami?

Vous vous trompez; je ne suis qu'un vilain petit paysan. Est-ce que vous ne vous en souvenez plus? Laissez donc ma main, dont la peau n'est bonne qu'à tailler en semelles.

VALENTIN.

Mon cher ami, pardonnes-moi mes outrages; et, par pitié, reconduis-moi au château : tu auras une bonne récompense de maman.

MATHIEU, *le regardant du haut en bas.*

Avez-vous achevé de lire votre Télémaque?

VALENTIN, *baissant les yeux d'un air confus.*

Ah!

MATHIEU, *mettant son doigt contre le nez, et regardant le ciel.*

Dites-moi, mon petit savant, combien la lune peut-elle être grande en ce moment-ci?

VALENTIN.

Epargne-moi, de grace; et tire-moi, je t'en supplie, de cette forêt.

MATHIEU.

Vous voyez donc, monsieur, qu'on peut être un vilain petit paysan, et cependant être bon à quelque chose ? Que ne donneriez-vous pas à présent pour savoir votre chemin, au lieu de savoir la grandeur de la lune ?

VALENTIN.

Je reconnois mon injustice, et je te promets de ne plus faire le fier à l'avenir.

MATHIEU.

Voilà qui est à merveille. Mais ce repentir de nécessité pourroit bien ne tenir qu'à un fil. Il n'est pas mal qu'un petit monsieur sente un peu plus long-temps ce que c'est que de regarder le fils d'un honnête homme comme un chien, dont on peut se jouer à sa fantaisie. Mais afin que vous sachiez aussi qu'un brave paysan n'a pas de rancune, je veux passer cette nuit auprès de vous, comme j'en ai passé tant d'autres auprès de mes moutons, en les faisant parquer. Demain, de bonne heure, je vous ramènerai à votre papa. Approchez; je

veux partager ma chambre à coucher avec vous.

VALENTIN.

O mon cher Mathieu !

MATHIEU, *s'étendant sous un arbre.*

Allons, monsieur, arrangez-vous à votre aise.

VALENTIN.

Où donc est ta chambre à coucher ?

MATHIEU.

Nous y sommes. (*En frappant sur la terre.*) Voici mon lit, prenez place. Il est assez large pour nous deux.

VALENTIN.

Quoi ! nous coucherons ici à la belle étoile ?

MATHIEU.

Je vous assure, monsieur, que le roi lui-même n'est pas mieux couché. Voyez sur votre tête quel beau pavillon ; de combien de gros diamans il est enrichi ! et puis notre belle lampe d'argent. (*En montrant la lune.*) Eh bien ! que vous en semble ?

VALENTIN.

Ah ! mon cher Mathieu, je meurs de faim.

MATHIEU.

Je peux encore vous tirer d'affaire. Tenez, voici des pommes-de-terre que vous accommoderez comme vous savez.

VALENTIN.

Elles sont crues.

MATHIEU.

Il n'y a qu'à les faire cuire. Faites du feu.

VALENTIN.

Il en faut pour allumer. Et puis, où trouver du charbon et du bois ?

MATHIEU, *en souriant.*

Est-ce que vous ne trouveriez pas de tout cela dans vos livres ?

VALENTIN.

Mon Dieu ! non, mon cher Mathieu.

MATHIEU.

Eh bien ! je vais vous montrer que j'en sais plus que vous et que tous vos Télémaques. (*Il tire de sa poche un briquet, une pierre à fusil et de l'ama-*

dou.) Pink ! voici déjà du feu ! et vous allez voir. (*Il ramasse une poignée de feuilles sèches qu'il met autour de l'amadou, et il fait le moulinet de son bras, jusqu'à ce que le feu prenne.*) Le foyer sera bientôt bâti. (*Il met des morceaux de bois mort sur les feuilles allumées.*) Voyez-vous? (*Il met les pommes-de-terre à côté du feu, et les saupoudre de terre, qu'il pulvérise entre ses mains.*) Voici qui fera la cendre pour les empêcher de brûler. (*Lorsqu'elles sont bien proprement arrangées et recouvertes de terre, il renverse sur elles les feuilles allumées et les charbons de branchages. Il ajoute encore du bois sec, et souffle de toute son haleine.*) Avez-vous un plus beau feu dans votre cuisine? Allons, voilà qui sera bientôt cuit.

VALENTIN.

O mon cher ami ! comment pourrai-je te récompenser de ce que tu fais pour moi ?

MATHIEU.

Fi de vos récompenses ! n'est-on pas assez payé lorsqu'on fait du bien ? Mais attendez un peu. Pendant que les pommes-de-terre cuisent, je vais vous chercher du ſoin qui est encore en meule dans la prairie. Vous dormirez là-dessus comme un prince. Prenez garde à bien gouverner le rôti. (*Il s'éloigne en chantant.*)

SCÈNE XIII.

VALENTIN *seul.*

Insensé que j'étois ! Comment ai-je pu être assez injuste pour mépriser cet enfant ? Que suis-je auprès de lui ? Combien je suis petit à mes propres yeux, lorsque je compare sa conduite avec la mienne ! Mais cela ne m'arrivera plus. Désormais je ne mépriserai personne d'une condition inférieure, et je ne serai plus si orgueilleux ni si vain. (*Il va çà et là, en ramassant, à la lueur du bra-*

sier, quelques branches sèches qu'il porte à son feu.)

SCÈNE XIV.

VALENTIN, MATHIEU, *traînant deux bottes de foin.*

MATHIEU.

VOICI votre lit de plume, vos matelas et votre couverture. Je vais vous en faire un lit tout neuf et bien douillet.

VALENTIN.

Je te remercie, mon ami. Je voudrois bien t'aider, mais je ne sais comment m'y prendre.

MATHIEU.

Je n'ai pas besoin de vous; je saurai faire tout seul. Allez vous chauffer. *(Il dénoue la botte de foin, en étend une partie sur la terre, et réserve l'autre pour servir de couverture.)* Voilà qui est fait; songeons maintenant au souper. *(Il retire une pomme-de-terre de dessous le feu, et la tâte.)* Les voilà cuites.



Les voila cuites, mangez-les tandis qu'elles sont chaudes .....

C. Monnet inv. del. *Dupréel sculp.*

Mangez-les, tandis qu'elles sont chaudes ; elles ont meilleur goût.

VALENTIN.

Est-ce que tu n'en mangeras pas avec moi ?

MATHIEU.

Pour cela non. Il n'y a tout juste que ce qu'il vous faut.

VALENTIN.

Comment, tu veux....

MATHIEU.

Vous avez trop de bonté. Je n'y toucherai pas : je n'ai pas de faim. Et puis, j'ai tant de plaisir à vous les voir manger ! Sont-elles bonnes ?

VALENTIN.

Excellentes, mon cher Mathieu.

MATHIEU.

Je parie que vous les trouvez meilleures ici qu'à votre table ?

VALENTIN.

Oh ! je t'en réponds.

MATHIEU.

Vous avez fini. Allons, voilà votre lit qui vous attend. (*Valentin se couche; Mathieu étend sur lui le reste du foin, puis ôtant sa camisole:*) Les nuits sont fraîches. Tenez, couvrez-vous encore avec cela. Si vous avez froid, vous reviendrez près du feu; je vais prendre garde qu'il ne s'éteigne. Bonne nuit.

VALENTIN.

Mon cher Mathieu, je pleurerois de regret de t'avoir maltraité.

MATHIEU.

N'y pensez pas plus que moi. Nous serons réveillés demain au jour naissant par l'alouette. (*Valentin s'endort, et Mathieu veille assis auprès de lui pour entretenir le feu.*)

SCÈNE XV.

(*Vers le point du jour.*)

VALENTIN, *dormant encore*, MATHIEU.

MATHIEU, *l'éveillant.*

Allons, mon camarade, c'est assez dormir. L'alouette s'est déjà égosillée, et le soleil va bientôt paroître derrière la montagne. Nous allons nous mettre en marche pour retourner chez vous.

VALENTIN, *se frottant les yeux.*

Quoi ! déjà ? déjà ? Bonjour, mon cher Mathieu.

MATHIEU.

Bonjour, monsieur Valentin. Comment avez-vous dormi ?

VALENTIN, *se levant.*

Tout d'un somme. Voici ta camisole ; je te remercie mille et mille fois. Je ne t'oublierai de ma vie.

MATHIEU.

Ne parlons plus de remercîmens. Je

suis plus content que vous. Allons, suivez-moi; je vais vous conduire. (*Ils partent.*)

SCÈNE XVI.

(*Au château.*)

M. et Mme. DE VALENCE.

Mme. DE VALENCE.

DANS quelle agitation j'ai passé toute cette nuit! Je crains, mon ami, qu'il ne lui soit arrivé quelqu'accident. Il faut envoyer du monde pour le chercher.

M. DE VALENCE.

Tranquillise-toi, ma chère amie: j'y vais moi-même. Mais qui frappe? (*La porte s'ouvre.*) Tiens, le voici.

SCÈNE XVII.

M. et Mme. DE VALENCE, VALENTIN, MATHIEU.

Mme. DE VALENCE, *courant à son fils.*

AH ! je te vois donc enfin, mon cher fils ?

MATHIEU.

Oui, madame, le voilà, un peu meilleur, peut-être, que vous ne l'avez perdu.

M. DE VALENCE.

Est-il vrai ?

VALENTIN.

Oui, mon papa ; j'ai bien été puni de mon orgueil. Que donneriez-vous à celui qui m'auroit corrigé ?

M. DE VALENCE.

Une bonne récompense, et de grand cœur.

VALENTIN, *lui présentant Mathieu.*

Eh bien! voilà celui à qui vous la devez. Je lui dois aussi mon amitié, et il l'aura pour la vie.

M. DE VALENCE.

Si cela est ainsi, je lui fais tous les ans une petite pension de deux louis d'or, pour t'avoir délivré d'un défaut si insupportable.

Mme. DE VALENCE.

Et moi, je lui en fais une de la même somme, pour m'avoir conservé mon fils.

MATHIEU.

Si vous me payez pour le plaisir que vous avez, il faudroit donc que je vous payasse aussi, de mon côté, pour celui que j'ai eu. Ainsi, quitte à quitte.

M. DE VALENCE.

Non, mon petit ami; nous ne reviendrons pas sur notre parole. Mais allons déjeûner tous les quatre ensemble. Valentin nous racontera ses aventures nocturnes.

VALENTIN.

Oui, mon papa ; et je ne m'épargnerai point sur le ridicule que je mérite. J'en veux rougir encore aujourd'hui, pour n'avoir jamais plus à en rougir.

M. DE VALENCE.

O mon fils ! combien tu nous rendras heureux, ta mère et moi, en nous prouvant que ton changement est sincère, et qu'il sera sans retour ! (*Valentin prend Mathieu par la main. M. de Valence présente la sienne à sa femme, et ils passent tous ensemble dans le salon voisin.*)

TABLE ET MORALITÉS DU TROISIÈME VOLUME.

Toutes les heures d'un voyage sont comptées, et ont leur destination : qu'on en intervertisse l'ordre, ou qu'on les emploie autrement, le voyage est retardé; et quelquefois il devient malheureux. C'est l'image de la vie : rien de plus difficile que d'en bien user. Heureux qui marque ses jours par des actions louables ! il arrive tranquillement à une douce mort, et s'endort dans le seiu de Dieu ; but suprême du grand voyage !

Qu'il est beau, souvent aussi qu'il est utile de rendre le bien pour le mal ! Quelques législateurs ont conseillé le pardon des injures; Jésus seul a ordonné de les payer

Les connoissances usuelles sont plus utiles que l'ambitieux appareil des sciences sublimes, dont rarement on a besoin de se servir; et le gros bon sens d'un laboureur vaut souvent mieux que la subtilité des érudits. Rien de plus insupportable, dans la société, que ceux qui, sans avoir les lumières, en étalent le ridicule. Pour les corriger, il ne suffit pas toujours d'employer le raisonnement qui éclaire, ou la satyre qui humilie; il faut quelquefois user de la force qui réprime et punit. C'est une maladie que les anodins entretiendroient, mais que les caustiques parviennent à extirper.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

KC
S3